
GIFT OF
JANE K. SATHER
SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS



[redacted]

JULIEN L'APOSTAT

ÉTUDE HISTORIQUE

THÈSE

PUBLIQUEMENT SOUTENUE

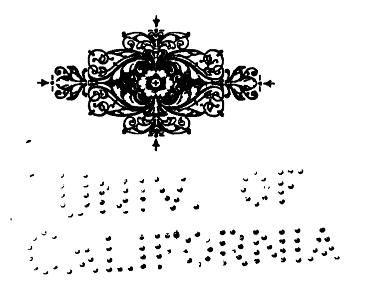
DEVANT LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE MONTAUBAN

EN JUIN 1899

PAR

E. COCHET

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE



MONTAUBAN

IMPRIMERIE GÉNÉRALE MARIUS BONNEVILLE,

11, Rue Bessières, 11

—

1899

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE MONTAUBAN

PROFESSEURS

MM. C. BRUSTON, ✻, I. ✿, *Doyen.*	Exégèse et Critique de l'A. T.
A. WABNITZ, I. ✿, ...	Exégèse et Critique du N. T.
E. DOUMERGUE, I. ✿......	Histoire ecclésiastique.
F. LEENHARDT, I. ✿.......	Philosophie et Sciences.
F. MONTET, A. ✿.........	Grec du N. T. et Patristique.
H. BOIS, A. ✿............	Théologie systématique.
L. MAURY................	Théologie pratique.
A. WESTPHAL.............	Cours complémentaire de théologie biblique.

J. PÉDÉZERT, ✻, I. ✿, professeur honoraire.
J. MONOD, ✻, I. ✿, doyen honoraire.

EXAMINATEURS

MM. E. DOUMERGUE, I. ✿, *Président de la soutenance.*
C. BRUSTON, ✻, I. ✿.
F. MONTET, A. ✿.
F. LEENHARDT, I. ✿.

La Faculté ne prétend approuver ni désapprouver les opinions particulières du Candidat.

A la mémoire vénérée de mon frère

Irénée Cochet,

Pasteur à Montauban

A M. Ruffet,

Professeur à la Faculté indépendante de Genève

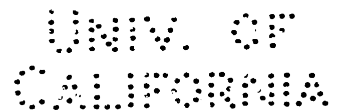
A M. et Mme Charles Hentsch,

De Genève

E. C.

OUVRAGES CITÉS DANS LA THÈSE

Ammien Marcellin.
Salluste : *De diis et mundo.*
Salvien : *Adv. Avarit.*
Alzoz : *Histoire ecclésiastique.*
Tertullien : *Apologétique.*
Libanius : *Panégyrique.*
Sozomène : *Histoire ecclésiastique.*
Plotin : *Ennead.*
Eunape : *De vit. plul. in Maximo.*
B. Constant : *Polythéisme romain.*
Saint-Marc Girardin : *Réception d'Albert de Broglie à l'Académie.*
Ritter : *Histoire de la philosophie.*
Nodier : *Discours sur la conversation.*
Beugnot : *Destruction du paganisme en Occident.*
Bossuet : *Sermon sur l'unité de l'Eglise.*
Jules Simon : *Ecole d'Alexandrie.*
Le Comte de Saint-Priest : *Histoire de la Royauté.*
Vacherot : *Histoire de l'Ecole d'Alexandrie.*
Châteaubriand : *Le Génie du Christianisme.*
Lamé : *Vie de Julien.*
Albert de Broglie : *L'Eglise et l'empire romain au IVe siècle.*
Naville : *Julien l'apostat et le polythéisme*
Montesquieu : *Grandeur et décadence des Romains.*
Cousin : *Fragments.*
Julien : *Misopogon. — Discours contre les chrétiens. — Epître au Sénat et au peuple d'Athènes. — Discours. — Lettres. — Les Césars. — Epîtres.*
Matter : *Histoire ecclésiastique.*
Saint-Jérôme : *De nonna vivendi.*
Grégoire de Naziancè : *Invectives.*
Saint-Cyprien : *Epître au pape Corneille.*
Mamertin : *Panégyrique.*
Talbot : *Vie de Julien.*
Desjardins : *Histoire de la civilisation.*
Augustin Thierry : *Histoire romaine des IVe et Ve siècles.*
Ruffet : *Conférence sur Julien l'apostat et les dangers actuels de l'Eglise.*



INTRODUCTION

« Tu as vaincu, ô Galiléen ! » (1).

Quel est ce jeune homme qui, le front sombre et soucieux, se laisse couvrir de la pourpre impériale sur la grande place de Milan, et, indifférent aux cris d'allégresse de la foule, murmure ce vers d'Homère :

Σλλαβε πορφυρεος Θανατος, και μοίρα κραταιη (2)

C'est Julien, le nouveau César, nous rapporte Ammien Marcellin (3), qui monte à regret sur le trône encore couvert du sang de son frère, l'infortuné Gallus, mis à mort par le cruel Constance qui l'avait appelé lui-même à veiller avec lui sur les destinées du vaste empire romain.

Le même historien nous raconte qu'à la fin de l'an 355 après Jésus-Christ, lorsque Julien, nommé gouverneur des Gaules, entrait triomphalement à Vienne, acclamé par une grande foule, une vieille femme aveugle demanda de quel prince on célébrait l'entrée. — De Julien César, lui répondit-on.

(1) Cette parole résume bien notre travail ; cependant, nous avouons qu'elle n'a pas été rapportée par des historiens dignes de foi (Sozomène et Théodoret).

(2) *Iliade*, v, 80 : la pourpre de la mort l'étreint d'un pli fatal.

(3) Ammien Marcellin, xv, 21.

— Ah ! s'écria-t-elle, celui-là rétablira les temples des dieux !

La réalisation de cette prophétie fut de courte durée. Un javelot perse, lancé par un soldat inconnu, vint anéantir les deux grands projets de Julien : soumettre les Perses et faire régner dans tout son empire sa nouvelle religion, l'hellénisme. Julien voulut relever les autels de Jupiter et faire revivre le paganisme : mais, comme le dit fort bien Saint-Marc Girardin (1) : « Il acheva de le tuer en le ressuscitant. »

A l'exemple de Talbot, étudions « cette âme énergique, passionnée pour la gloire et pour le bien, « qui, malgré les ressources dont elle dispose, ne « peut détourner les desseins de la Providence. « Fixons nos regards sur l'étrange physionomie de « Julien, sur laquelle plane je ne sais quel sombre « et douloureux voile qui fait pressentir la fin prochaine de ceux dont la vie est fatalement arrêtée au « milieu de son essor ».

Mais une telle étude est aride, lorsque, suivant les chemins parcourus par ceux qui ont traité le même sujet, on rencontre des flatteurs comme Libanius, des historiens trop crédules comme Socrate, Sozomène et Théodoret ; des évêques fougueux et violents tels que Cyrille d'Alexandrie, ou enfin des auteurs d'invectives tels que Grégoire de Naziance.

Quant aux écrivains catholiques, tous en général ont traité Julien avec une injuste sévérité.

(1) Réponse au discours de réception d'Albert de Broglie à l'Académie Française.

Nodier ose dire : « Julien était le plus impudent « des charlatans » (1). Il est aussi regrettable d'entendre les déistes prendre si sottement sa défense, au siècle dernier, que de voir Auguste Comte lui réserver dans son calendrier une place à côté de Bonaparte, pour un jour de réprobation solennelle. De nos jours, il est rare que Julien soit bien compris. Il est cependant des auteurs à qui l'on peut se confier, tels que : Ammien Marcellin, pour l'antiquité ; Néandre Strauss, Baur, pour l'Allemagne ; Gibbon, pour l'Angleterre ; Lamé, Chastel, Naville, Talbot, pour la France.

Mais, en présence des incertitudes de l'histoire, de la partialité et des contradictions des auteurs, il nous a paru nécessaire de nous en rapporter aux œuvres de Julien.

Plan. — Nous diviserons en deux grandes parties notre travail. Dans la première partie, après avoir dépeint l'état de la société et de l'Eglise au IVe siècle, nous parlerons de la jeunesse et de l'éducation de Julien ; nous raconterons comment il fut nommé César, puis proclamé Auguste, et nous étudierons les causes de sa soi-disant apostasie.

Dans la deuxième partie, nous exposerons la religion de Julien. Nous examinerons ensuite sa conduite vis-à-vis l'Etat et l'Eglise et nous raconterons sa campagne contre Sapor, au cours de laquelle il trouva la mort ; et nous conclurons.

(1) Nodier : *Discours sur la conversation.*

PREMIÈRE PARTIE

JULIEN AVANT SA SOI-DISANT APOSTASIE

CHAPITRE PREMIER

La Société et l'Eglise au IVe siècle, en général

« Væ victoribus » et non « væ victis », pourrions-nous dire ; les vaincus ont subjugué les vainqueurs. Les Romains s'étaient à peine emparés de la Grèce, qu'aussitôt ils subirent l'influence de la civilisation hellénique. Depuis cette époque, Rome n'était plus la vieille Rome, l'austère et stoïque Rome ; les mœurs et les coutumes efféminées des peuples qu'elle avait subjugués triomphèrent de ses mœurs rudes ; les dieux des Grecs étaient venus augmenter le nombre des dieux romains ; le polythéisme régnait dans le vaste empire des Césars et le néoplatonisme professé par Jamblique y faisait son apparition. Le christianisme entrant dans l'empire romain avait donc à lutter contre de sérieux ennemis : le relâchement des mœurs, l'idolâtrie ou le scepticisme. L'Eglise saura-t-elle apporter une vie nouvelle, un sang nouveau dans cette société qui se meurt, ou

bien subira-t-elle sa pernicieuse influence? Si elle ne succomba point totalement, c'est parce que Dieu eut pitié d'elle. Conquérir l'empire au christianisme, tel avait été son but. Négligeant les Barbares, elle avait provoqué le châtiment et le remède de l'invasion. Enfin, les empereurs comprennent l'intérêt qu'il y a pour eux à s'allier avec l'Eglise et cessent leurs persécutions. Constantin-le-Grand réalise l'union. Mais comment lutter contre le pontificat des empereurs chrétiens? L'Eglise supporte et ferme les yeux, car Constantin en exerce les prérogatives en faveur de l'orthodoxie et cela de concert avec les évêques. Mais son successeur, Constance, n'admet pas de partage et, se tournant vers l'hérésie, il la défend de toutes ses forces. L'Eglise est une vaste balance oscillant tantôt à droite (l'orthodoxie), tantôt à gauche (l'arianisme), suivant les caprices et les volontés d'un empereur païen et dissolu entouré d'une cour flatteuse et dominé par les eunuques. La croix du Prince de la Paix est sur les enseignes romaines, mais non dans les cœurs !

L'Eglise, pour atteindre son but, s'agenouille devant une impératrice hautaine et dépravée, afin de gagner ses faveurs ! La fin justifie les moyens !

Seulement alors des protestations bien rares osent se faire entendre :

« Je ne sais, ô Eglise, dit Salvien (1), de quelle « sorte il est arrivé que, ta propre félicité combat- « tant contre toi-même, tu as presque autant amassé « de vices que tu as conquis de nouveaux peuples :

(1) Salv. *Adv. Avarit.*

« la grandeur est venue et la discipline s'est relâ-
« chée. Pendant que le nombre de tes fidèles s'est
« augmenté, l'ardeur de la Foi s'est ralentie ; et l'on
« t'a vue, ô Eglise, affaiblie par ta fécondité, dimi-
« nuée par ton accroissement et presque abattue par
« tes propres forces. »

Nous ne pouvons donc pas approuver la conduite de l'Eglise devenue courtisane et répéter avec Bossuet (1) : « ... Qu'elle a appris d'en Haut à se servir
« des rois et des empereurs pour mieux servir
« Dieu », « pour élargir, selon saint Grégoire, les
« voies du ciel, pour donner un cours plus libre
« à l'Evangile, une force plus présente à ses canons
« et un soutien plus sensible à sa discipline. »

« Elargir les voies du ciel !, répète indigné le
« comte de Saint-Priest, pair de France ; donner
« à l'Eglise, comme exemple, la vaste étendue et la
« dignité de l'empire romain ! Impatients de vaincre,
« voulant à tout prix le repos avant la victoire et la
« victoire avant le temps, les chrétiens étaient obsé-
« dés par la fascinante image de l'unité romai-
« ne ! » (2)

Les évêques eux-mêmes ne concevaient rien de plus grand à accomplir. Rome avant tout ! Jérôme lui-même, au milieu du désert, portait encore cette image dans sa poitrine « et ne pouvait qu'avec peine « rester au pied de la croix » (3), dit Châteaubriand.

(1) Bossuet : *Sermon sur l'Unité de l'Eglise.*

(2) *Histoire de la royauté considérée dans ses origines jusqu'à la formation des principales monarchies de l'Europe.*

(3) *Le Génie du christianisme.*

L'Eglise infidèle à Dieu avait oublié les paroles de Tertullien :

« Les Césars auraient déjà cru au Christ si le siè-
« cle pouvait se passer des Césars, ou si des chré-
« tiens pouvaient être des Césars » (1).

Avant tout ses intérêts et non pas ceux de Dieu. L'Eglise ayant reçu dans son sein la société romaine toute gangrenée, fut atteinte de son mal et devait périr avec elle. Dieu se servit alors du glaive et de l'incendie des barbares, épouvantable déluge nécessaire pour purifier l'Eglise et la société. Ajoutons, pour être impartial, que, si d'une manière générale les évêques étaient indignes de servir le Christ, il y avait des exceptions, tel que Athanase.

Voilà l'état de l'empire romain christianisé, dans lequel Julien va faire son entrée. C'est sous de tels auspices que ses idées vont prendre un autre cours et que nous verrons ce que vont devenir Julien et sa soi-disant apostasie.

(1) *Apologétique.*



CHAPITRE II

Jeunesse et éducation de Julien

Nous sommes en l'an 337. L'empereur Constantin vient de mourir, laissant à ses trois fils, Constance, Constant, Constantin, et à ses deux neveux, Dalmatius et Annibalien, la succession de son vaste empire.

Dans les murs de Constantinople, se déroule un drame épouvantable. Constance, profitant de l'éloignement de ses frères, l'un en Asie, l'autre en Gaule, et désirant régner seul, ordonne à ses soldats de massacrer les membres de la famille impériale. Deux oncles, sept cousins et d'autres parents sont mis à mort. C'est donc en lettres de sang qu'est écrit dans l'histoire l'avènement au trône de l'empereur Constance.

Parmi ses victimes se trouvaient Jules Constance et son fils aîné. Deux autres enfants échappèrent à cet odieux massacre par les soins, dit-on, d'un évêque nommé Marc (évêque d'Arethuse) qui les cacha dans une église. L'aîné, Gallus, avait douze ans et le plus jeune, à peine six. C'était Flavius Claudius Julianus, né le 6 novembre 331 après Jésus-Christ. Sa jeunesse fut triste et visitée par l'épreuve.

« Ma mère, dit-il (1), dont je fus le premier et

(1) *Misopogon.*

« l'unique enfant, mourut quelques mois après ma « naissance. Laissé orphelin, comme une jeune fille, « je fus dérobé maintes fois à de terribles dangers. »

Les deux frères furent séparés l'un de l'autre par le soupçonneux Constance. Gallus fut relégué à Ephèse, en Iconie ; Julien fut confié aux soins de l'évêque arien Eusèbe, de Nicomédie, qui s'efforça de l'instruire et de lui faire prendre goût aux études ecclésiastiques. Mardonius, « un barbare, un scythe « d'origine » (1), selon Julien, fut chargé de lui enseigner les lettres grecques et de lui inspirer l'amour de la sagesse antique.

Vers 343 ou 344, Constance rappela Julien, âgé de quinze ans, et l'envoya avec Gallus à Macellum, château au pied du mont Argée, dans les environs de la ville de Cœsarée, demeure où rien n'avait été épargné pour leur faire oublier la captivité ; mais tout cela n'était que le décor théâtral d'une prison. C'est là que s'écoulèrent les plus belles années de leur vie, leur jeunesse ; espionnés, surveillés, en contact avec des esclaves et des courtisans de l'empereur, ils s'étiolèrent comme les plantes qui ne subissent point l'action de l'air et de la lumière.

« Pendant les six années que nous passâmes dans « une terre qui ne nous appartenait pas (2), dit plus « tard Julien, en parlant de son séjour à Macellum, « on nous gardait comme si nous eussions été pri- « sonniers des Perses. Aucun de nos amis n'avait « la permission de nous aborder. Nous ne pouvions

(1) *Misopogon.*
(2) *Misopogon.*

« nous livrer à aucun entretien libre, ni à aucun « genre d'étude. Au milieu d'un domestique nom« breux et magnifique, nous étions réduits à n'avoir « pour camarades que nos esclaves et à faire nos « exercices avec eux... les jeunes gens de condition « libre ne pouvaient nous approcher. »

Dans de telles conditions, le caractère de Gallus et de Julien ne pouvait que changer.

« Il devint, continue Julien (1), âpre et sauvage. « Il n'y a plus moyen de quitter ou de désapprendre « ce qu'il peut y avoir de doux ou de sauvage dans « mon humeur. L'habitude, dit-on, est une seconde « nature; lutter contre elle, c'est toute une affaire. »

Des prêtres ariens, avec leurs idées étroites et fanatiques, ne réussirent qu'à éloigner de plus en plus ces jeunes gens du vrai christianisme. Les jeûnes, les aumônes, la conversation avec les Ermites ou les Cénobites, « ou la construction des cénota« phes à l'honneur des martyrs déchirés par les « bêtes du cirque » (2) et la lecture publique des Saintes Ecritures, des exercices religieux auxquels Julien n'apportait que la contrainte et l'ennui, telles furent leurs occupations quotidiennes ! Pour convaincre, il faut persuader et non oppresser !

Un tel état de choses dura jusqu'en l'an 350. A cette époque, Constance, demeuré seul César par la mort de ses deux frères, sans héritier et menacé par les Perses, se décide à rappeler auprès de lui ses deux neveux, afin de se choisir un aide.

(1) *Misopogon.*
(2) Sozom. : *Hist. ecclés.*, v, 2.

Les deux prisonniers de Macellum reparaissent à la cour située à Constantinople. Voici le portrait qu'Ammien Marcellin nous a laissé sur Julien :

« Julien avait vingt ans ; de taille moyenne (1), il « avait les cheveux lisses, les yeux beaux et brillants, « les sourcils bien dessinés, le nez droit, la bouche « un peu grande, la lèvre inférieure proéminente, « les épaules larges et la poitrine bien développée. »

Julien gagna bientôt l'estime des habitants de Constantinople, par ses manières simples et son ardent amour de la justice. Vêtu sans cette recherche due à son rang et pensant plutôt à l'étude qu'aux plaisirs, il ne fit rien pour attirer sur lui l'attention de la cour. Telle ne fut pas la conduite de Gallus qui sut gagner la faveur des eunuques. Ces derniers poussèrent Constance à se l'associer comme César. Son mariage avec Constantine, sœur de l'empereur, vint cimenter cette alliance qui fut fatale à Gallus. Trois ans après, l'ambition de Constantine poussa Gallus à des actes suspects ou sanglants qui attirèrent l'attention de Constance. Celui-ci, après un trop sommaire procès, lui fit trancher la tête à Pola, en Istrie.

Quant à Julien, il avait tout d'abord obtenu de poursuivre ses études à Constantinople, mais il dut bientôt reprendre le chemin de l'exil. La réputation qu'il avait acquise excita la jalousie de Constance et le jeune prince fut invité à se retirer dans les villes moins en vue et moins surveillées de la Bythanie et de l'Ionie. Julien choisit Nicodémie, afin de suivre

(1) Ammien Marcellin, liv. XIV.

les leçons de Libanius, cet Hellène fervent et pratiquant. Mais défense expresse lui fut faite, de la part de Constance, d'aller écouter ce philosophe alors en renom. Le rhéteur Ecébale, qui faisait profession du christianisme, fut chargé d'instruire le jeune prince du sang. Julien se fit donner les écrits de Libanius et les lut avec avidité. Son imagination mystique était attirée invinciblement vers les sciences occultes. Julien quitta bientôt Nicodémie pour Pergame, afin d'étudier la science hiératique d'Edessius, fameux disciple du célèbre Jamblique et reconnu comme le chef de l'école néoplatonicienne. Edessius se méfia tout d'abord de son royal élève; mais, convaincu de sa sincérité et de son désir d'être instruit dans les idées théurgiques, il l'envoya à ses disciples, Chrysanthe, Eusèbe et Maxime, plus aptes que lui pour une telle éducation.

« Je suis un vieil édifice qui menace ruine, lui dit-« il (1). Je te conseille donc d'aller chercher mes « véritables fils; tu trouveras chez eux une source « inépuisable de lumière et de science. Si tu avais le « bonheur d'être initié à leurs mystères, tu rougirais « d'être homme; tu ne pourrais plus souffrir ce nom. « Que n'avons-nous ici Maxime? Malheureusement « il est à Ephèse.... en prenant ses leçons, tu soulage-« ras un faible vieillard qui n'est plus en état de t'en « donner. »

Les leçons du sceptique et railleur Eusèbe de Mindes accrurent sa curiosité, mais lui parurent bientôt insuffisantes. « Adieu, lui dit brusquement Julien,

(1) Eunap. : *De vit. phil. in Maximo.*

« retournez à vos livres ; pour moi, j'ai trouvé « l'homme qu'il me faut » (1).

Julien se rendit aussitôt à Ephèse, afin d'y voir le fameux initiateur théurgique, Maxime.

Ce dernier passait pour un familier des dieux ; il se chargea de l'intriguer par ses réponses évasives et mystérieuses sur les révélations sacrées qu'il recevait de la part des dieux de l'Olympe. Julien fut captivé par sa parole et par ses actes et supplia Maxime de l'initier aux secrets des mystères extatiques dans le temple de Diane.

Maxime accepta ; mais auparavant il lui imposa un mois de dures privations, manque de nourriture et de repos. Quand Julien fut dans un état de surexcitation nerveuse assez grande, le célèbre hiérophante l'introduisit dans le sanctuaire du temple de Diane. Là, il invoqua des ombres par des paroles incohérentes et des chants lugubres ; Julien affaibli fut effrayé par de telles cérémonies ; il crut voir appa raître des démons. La victoire fut complète ; dès lors, le culte de Mithra eut un fervent disciple dans le futur César qui prit comme dieu suprême le soleil. Pour effacer toute trace du christianisme et, en particulier, le baptême, Maxime fit subir à Julien l'épreuve du taurobole, c'est-à-dire qu'il versa sur sa tête le sang d'un taureau qu'on venait d'égorger.

Cet acte solennel se passa en secret. Julien usa de prudence et de dissimulation.

« Le lion, dit Libanius, revêtit la peau de l'âne » (2).

(1) Eunap. : *De vit. phil. in Maximo.*
(2) Libanius : *Panégyrique.*

Julien retourna aussitôt à Nicomédie, afin d'écarter tout soupçon. Il se fit raser les cheveux et eut encore le courage, dit-on, de lire au peuple les Saintes Ecritures ! C'en était fait des convictions chrétiennes de Julien, qui embrassait la religion de ses pères, le polythéisme.

Quatre années se sont écoulées. Nous sommes en 354. Gallus vient d'expier sa cruauté et son imprudence. Constance, n'écoutant que les perfides conseils de l'impératrice Eusébie, l'a fait lâchement mettre à mort. Une femme avait perdu Gallus, une femme devait sauver Julien.

Ce dernier fut immédiatement rappelé à la cour de Milan, afin de se justifier devant Constance des accusations portées par les eunuques contre lui, d'avoir trempé dans le complot de Gallus.

Grâce aux prières des prêtres ariens qui croyaient voir en lui un chrétien sincère ; grâce surtout à l'impératrice Eusébie qui l'avait pris (peut-être un peu trop) en affection et qui le protégeait, Julien put, après s'être défendu froidement devant l'empereur, quitter la cour et se diriger vers Athènes, afin d'y étudier les lettres grecques.

Combien de temps fut-il retenu prisonnier à Milan? D'après Ammien Marcellin, sept mois ; puis il aurait été relégué à Come ; mais, s'il faut en croire Julien lui-même (1), sa réclusion aurait duré plus longtemps. Dans cette épître, il fait une vive et juste peinture de son propre danger et de ses sentiments. Mais, d'après nous, il montre cependant une ten-

(1) *Epître au Sénat et au peuple d'Athènes.*

dance à exagérer ses souffrances, en insinuant, quoique en des termes obscurs, qu'elles ont duré plus d'un an. C'est une période qui ne peut s'accorder avec la vérité de l'histoire.

La ville d'Athénée avait perdu son indépendance, mais elle était restée le foyer des belles-lettres, des sciences et des arts; les vaincus avaient subjugué à leur tour les vainqueurs. La jeunesse romaine accourait auprès des philosophes grecs.

Seule parmi toutes les villes de la chrétienté, Athènes n'avait pas subi les rigueurs de la politique de Constantin, le grand démolisseur des temples et des dieux antiques. Les mystères d'Eleusis (1) furent connus de Julien qui dissimulait avec peine son amour pour le paganisme. C'est à Athènes qu'il connut saint Basile et saint Grégoire de Naziance. Il se livra tout entier et avec ardeur aux études philosophiques. Il était heureux et pensait laisser couler ainsi sa vie au milieu des bocages de l'Académie.

(1) Eunap. : *De vit. phil, in Maximo.*

CHAPITRE III

Julien proclamé César, puis Auguste

Mais le bonheur de Julien fut de courte durée ; il dut bientôt quitter la ville de la lumière et de la sagesse pour obtempérer à l'ordre de Constance qui le rappelait subitement à Milan.

Que s'était-il passé ? Les eunuques, ces hommes « pressés de cacher leur humiliation sous l'éclat du « pouvoir et de tromper par l'activité de l'intrigue « l'oisiveté de leur vie » (1), s'efforçaient de combattre auprès de Constance les idées de l'impératrice Eusébie. Cette dernière, malgré leur grande influence, malgré les avis des conseillers de l'empereur, venait de triompher et de décider Constance à prendre Julien comme nouveau César. L'empereur, en effet, ne pouvait suffire aux besoins de l'empire ; les Barbares dévastaient les Gaules et les Sarmates ne respectaient pas la barrière du Danube.

Julien quitta Athènes après s'être confié à Minerve, protégé par une armée d'anges que cette déesse lui aurait envoyée du soleil et de la lune. Dès son arrivée, Julien fut reçu avec les honneurs dus à son rang.

« Aussitôt après mon retour de la Grèce (2), dit-il,

(1) Albert de Broglie : *L'Eglise et l'Empire romain au* IVe *siècle.*
(2) *Epître au Sénat et au peuple d'Athènes.*

« l'impératrice Eusébie d'heureuse mémoire me fit
« accueillir par les eunuques attachés à mon service
« et me témoigna la plus grande bonté. Quelque
« temps après, l'empereur étant revenu de son
« expédition contre Sylvanus, j'eus mes entrées
« libres à la cour, où ce qu'on appelle la nécessité
« thessalienne me fait pénétrer. Je me refusais cons-
« tamment à vivre dans le palais, mais les eunuques
« se mettent autour de moi, comme dans une bouti-
« que de barbier, me rasent la barbe, me jettent sur
« le dos une chlamyde (1) et me donnent, suivant
« moi, une plaisante tournure de soldat ! Mettre une
« selle à un bœuf ! Est-ce le harnais qui lui con-
« vient ? », disait-il, en s'exerçant à marquer le pas
au bruit de la pyrrhyque et, en soupirant, il s'écriait :
« O Platon ! Quelle occupation pour un philoso-
« phe ! »

Grande fut la surprise de Julien lorsqu'il apprit les desseins de son oncle. En vain supplia-t-il l'impératrice Eusébie de ne pas le faire nommer César. « Puissiez-vous (2) avoir des enfants héritiers de vos « biens ! Que le ciel vous comble de prospérité ! « Renvoyez-moi chez moi le plus tôt possible ! »

Sans cesse, Julien soupirait après la liberté et souhaitait ardemment de retourner en Grèce et à Athènes. « Que de gémissements, les mains tendues « vers l'Acropole de votre cité, suppliant Minerve « de sauver son serviteur et de ne point l'abandon- « ner. Beaucoup d'entre vous l'ont vu et peuvent

(1) Casaque militaire.
(2) *Epître au Sénat et au peuple d'Athènes.*

« m'en rendre témoignage. La déesse elle-même sait « combien de fois je lui demandai de mourir avant « de quitter Athènes » (1).

Peine inutile ! Julien dut céder aux instances d'Eusébie et aux ordres de Constance. Julien, après avoir consulté les dieux, s'était résolu à « recevoir avec « confiance les biens qu'ils nous envoient » (2). Il pensait qu'il pourrait un jour relever leurs temples « renversés par le grand démolisseur » (3).

« Il ne se souciait pas, dit Libanius (4), ni du faste, « ni de la domination ; il n'ambitionnait point la « pourpre ; il voulait seulement rendre aux peuples « ce qu'ils avaient perdu : le culte de leurs dieux « détruit sous le règne précédent ».

C'est aussi l'avis de La Bletterie, dans sa *Vie de Julien,* et de Vacherot, dans son *Etude sur l'Ecole d'Alexandrie.*

Julien voulait détruire le christianisme, auquel il reprochait d'avoir occasionné l'abaissement et la décadence de l'empire romain ; car la religion nouvelle lui paraissait responsable de la dissolution croissante avec laquelle ses progrès coïncidaient.

La cérémonie imposante eut lieu le 6 novembre 355 avec un faste inaccoutumé.

Ammien Marcellin (5) nous raconte que Constance avait fait dresser une estrade fort élevée au-dessus du sol et décorée sur toutes ses faces d'aigles et

(1) *Epître au Sénat et au peuple d'Athènes.*
(2) Id.
(3) Lettres 25, 23, 17.
(4) *Oraison funèbre de Julien (Oratio* x*).*
(5) Ammien Marcellin, xv, 20.

d'étendards. L'empereur monta sur son tribunal, tenant par la main son neveu Julien, qui avait vingt-cinq ans le jour même. Constance prononça un discours bien conçu où il exposa les dangers qui menaçaient la prospérité de l'empire, la Gaule soulevée, la nécessité de nommer un César pour défendre l'Occident et son intention de récompenser par la pourpre les qualités de son neveu, en qui la force s'alliait à la prudence, et sur lequel il fondait tout son espoir.

Constance termina son discours par ces mots :

« Frère bien aimé, vous arrivez tout jeune encore
« à prendre part aux splendeurs de votre famille.
« Allez donc, associé maintenant à mes travaux et à
« mes peines, prendre en main le gouvernement de
« la Gaule. Apportez à ses douleurs le baume de
« votre intervention tutélaire... S'il faut combattre,
« votre place est marquée à côté des enseignes. Les
« circonstances nous pressent : allez ! homme brave,
« commander à des braves et comptez de ma part
« sur la coopération la plus active, la plus sincère ;
« combattons de concert, afin que, s'il plaît à Dieu
« d'exaucer un jour mes vœux et de rendre la paix
« au monde, nous puissions de concert le gouverner
« avec modération et avec amour. Allez donc ! tous nos
« vœux vous suivent. Montrez-vous défenseur vigi-
« lant du poste où la République vous élève ! » (1).

Après ce discours, les soldats romains firent résonner leurs boucliers sur leurs genoux et les officiers de Constance approuvèrent sa décision. Le peuple fit une grande ovation à Julien ; mais celui-ci ne partagea

(1) Ammien Marcellin. xv, 22.

pas la joie générale ; il baissa vers la terre « ces yeux terribles à la fois et pleins de charme » (1). « Cujus oculos cum venustate terribiles vultumque. » Il revint au palais sur le même char que l'empereur, triste, voyant l'avenir bien sombre et craignant de subir le même sort que son frère Gallus.

Il resta quelques jours à Milan où il était surveillé et captif, malgré les honneurs qui ne compensaient pas la perte de la liberté. Il raconte lui-même, d'une façon très pathétique, combien il souffrait d'un tel état de choses et combien sa nouvelle situation était dangereuse (2). Avant son départ pour les Gaules, il épousait Hélène, la sœur de Constance.

La période de 355 à 360 n'entre pas dans le champ de notre travail. Laissons donc le fidèle historien Ammien Marcellin raconter en détail les belles campagnes du nouveau César en Gaule et en Germanie et à Montesquieu (3) le soin de les résumer si admirablement. Qu'il nous suffise de dire avec Ammien Marcellin « que l'élève des Muses, à peine adoles-« cent, nourri comme Erechthée dans le giron de « Minerve et sous les pacifiques ombrages de l'Aca-« démie » (4) « ...quod adolesces primœvus ut Erech-« theus in secessu Minervæ nutritus, ex Academiœ « quietis umbraculis... », sut en peu de temps se montrer à la hauteur de sa tâche, car bientôt il devint maître dans l'art de la guerre.

A son arrivée en Gaule, la situation était des plus

(1) Ammien Marcellin, xv.
(2) *Epître au peuple d'Athènes.*
(3) *Grandeur et décadence des Romains.*
(4) Ammien Marcellin, xvi, 1.

tristes, les provinces du Rhin avaient été saccagées et leurs villes prises par un ennemi faisant fuir « l'ombre de l'armée romaine (1) qui survivait en« core à tant de désastres ». Mais le jeune César sut, « par sa sagesse, sa constance, son économie, sa « conduite et une suite continuelle d'actions héroï« ques », repousser les barbares et agir de telle sorte « que la terreur de son nom les contint tant qu'il « vécut » (1).

Mais de tous les temps, c'est la loi de l'histoire, les généraux victorieux ont été l'objet des soupçons des empereurs romains. Il devait en être de même de Julien, dont les succès militaires portaient ombrage à Constance. Eusébie était morte et les eunuques triomphants s'efforçaient de pousser l'empereur à rappeler à la cour Julien, « ce sauvage velu, cette « taupe bavarde, ce singe revêtu de la pourpre », de ternir sa gloire et peut-être de lui faire subir le même sort qu'à Gallus.

Julien n'avait que le titre de César ; un autre (Marcellum), commandait réellement l'armée au nom de l'empereur.

Après avoir pacifié la Gaule et la Germanie, Julien était alors en quartiers d'hiver auprès de sa « chère Lutèce » (2), lorsqu'un tribun et un secrétaire impérial vinrent lui ordonner, au nom de l'empereur, d'envoyer ses soldats les mieux aguerris rejoindre l'armée qui combattait en Perse. Une lutte cruelle se livra dans l'âme de Julien qui voulut rester fidèle

(1) Montesquieu : *Grandeur et décadence des Romains.*
(2) *Misopogon.*

à l'empereur. Il avait fait tous ses efforts pour éloigner tout soupçon de trahison ; Julien le prouva lui-même lorsqu'il raconte la prise d'Argentoratum (Strasbourg), forteresse voisine du pied des monts Vassèges (les Vosges) : « Ce fut un glorieux combat...
« les dieux firent tomber en mon pouvoir le roi des
« ennemis, mais je n'enviai point ce succès à Cons-
« tance. Sans jouir cependant des honneurs du triom-
« phe, j'étais le maître de faire égorger mon prison-
« nier, ou bien de le mener à travers toute la Celti-
« que, de le donner en spectacle aux villes et de me
« faire une sorte de plaisir des malheurs de Chno-
« domaire ; personne ne m'en empêchait. Je ne jugeai
« pas à propos de rien faire de semblable ; mais je le
« renvoyai droit à Constance qui revenait alors de
« chez les Quades et les Sauromates » (1).

Julien se décide alors à obéir à l'empereur et déjà il a désigné les légions qui doivent partir. La nuit est arrivée et le banquet d'adieux est sur sa fin. La tristesse se lit sur tous les visages ; des murmures circulent dans les rangs. Quoi ! ces vieux vétérans qui ont conquis la Gaule au prix de leur sang, on va les obliger à quitter ce pays dont chaque endroit leur rappelle leurs glorieux combats ? Comment se résigner à quitter leur famille et leur général victorieux dont ils se sont fait une idole ? Jamais ! Soldats, aux armes ! Le branle-bas est donné ; ils courent au palais impérial, l'entourent et demandent à voir César. Où est Julien ? Que fait-il ? Devant la statue

(1) Russie méridionale et Pologne.
(2) *Epître au peuple d'Athènes.*

de Jupiter et d'Hermès, il est en prières et leur demande ce qu'ils lui ordonnent de faire. Julien ne peut fuir. Vers le matin, il est obligé de se présenter devant son armée ; les soldats s'emparent de sa personne et la déposent sur un bouclier. Un soldat lui tend un collier en guise de couronne ; les légions poussent des cris d'allégresse, font résonner avec fracas leurs boucliers sur leurs genoux et le saluent du titre d'Auguste. C'était le premier empereur proclamé à Paris, comme le fait très bien remarquer l'auteur du *Génie du Christianisme* (1) ; le deuxième empereur sera Napoléon Ier. C'en était fait. Le monde romain avait deux empereurs.

Julien envoie aussitôt des lettres à Constance, lui demandant de confirmer son titre d'Auguste. « Ingrat ! lui répond l'empereur, dépose aussitôt la « pourpre ! Souviens-toi que je t'ai protégé lorsque « tu n'étais qu'un orphelin ! » (2).

« Le bourreau de ma famille, répond Julien, me « reproche d'avoir été orphelin ! Il me rappelle ses « crimes et veut me forcer à venger des injures que « depuis longtemps je tâchais d'oublier ! » (3).

Julien n'a plus qu'un parti à prendre en présence de l'obstination de son armée qui lui confère le titre d'Auguste et qui s'écrie : « Sans Julien Auguste, la « puissance est perdue pour les provinces, les soldats « et l'empire » (4). Vaincre ou mourir. Il se prépare donc à aller à la rencontre de son rival ; mais, plus

(1) Châteaubriand.
(2) *Epître au peuple d'Athènes.*
(3) *Epître au peuple d'Athènes.*
(4) Ammien Marcellin, XVI.

habile politique que Constance, il ne perd pas son temps. Il divise à la hâte en trois corps son armée, se met à la tête de 5,000 hommes et donne rendez-vous aux autres troupes dans la province d'Illyrie. Quant à lui, il fait des marches forcées, passe avec rapidité devant les villes et les forts de l'empire, va s'emparer du passage de Succi, dans les défilés de l'Hemus, et occupe les « Portes de Fer ». Il établit alors son quartier général à Naïssus, où il attend le reste de ses troupes. Julien avait agi avec une telle rapidité que les généraux de Constance n'avaient pas eu le temps de se reconnaître et de l'arrêter dans sa marche triomphale.

Constance se réveille au milieu des délices d'Antioche, comprenant enfin, mais trop tard, qu'il a à faire avec un redoutable rival. Il rassemble toutes ses troupes, leur fait prêter serment de fidélité à l'empire et va au-devant de son adversaire.

Mais les fatigues du voyage et une fièvre contraignirent l'empereur à s'arrêter dans la petite ville de Mopsucrène, près de Tarse, en Cilicie. Il y mourut quelques jours après, le 3 novembre de l'an 361, après un règne de vingt-quatre ans.

Julien restait seul maître de l'empire !

CHAPITRE IV

Les causes de la soi-disant apostasie de Julien

Quelles ont été les causes de la soi-disant apostasie de Julien, « objet d'horreur et d'étonnement pour la postérité ? » (1). Question débattue depuis longtemps par les adversaires ou les défenseurs du christianisme ; problème difficile, mais que nous nous efforcerons de résoudre d'une manière impartiale.

Ces causes sont dues au triste exemple qu'offraient alors la Société et l'Eglise chrétienne au quatrième siècle ; à l'éducation de Julien, à son grand amour pour les lettres grecques et à sa haine pour le galiléisme.

Nous avons vu, dans un paragraphe précédent, l'état de la Société et de l'Eglise au quatrième siècle, en général ; entrons maintenant dans plus de détails.

Quel triste tableau la société n'offrait elle pas aux regards du jeune Julien ? Les mœurs efféminées de l'Asie avaient envahi la Grèce et Rome. La dissolution la plus complète y régnait. La société, blasée sur ses dieux et ses rites nationaux, demandait à l'Egypte, à la Syrie et à la Perse des pratiques religieuses plus efficaces ; car la société était chrétienne pour la forme ; mais, quant au fond, elle était de cœur attachée au paganisme.

(1) Alzoz : *Histoire ecclésiastique.*

Comment expliquer la longue résistance du paganisme contre le christianisme? A ce sujet, laissons la parole à Beugnot : « Toute religion (1) qui compte « plusieurs siècles d'existence a eu le temps de créer « chez les peuples qui la professent des habitudes, « des mœurs, des intérêts en conformité avec elle et « qui lui servent d'appui longtemps après que son « prestige a commencé à se dissiper. Aussi est-ce « d'ordinaire aux deux extrémités du corps social « que les cultes vieillis trouvent leurs partisans les « plus nombreux et les plus tenaces. Tandis que les « classes privilégiées y demeurent attachées par un « esprit de conservation plus ou moins intéressé, la « foule ignorante y adhère par esprit de préjugé et « de routine. »

Le paganisme régnait en maître dans tout l'empire romain et y avait fait croître de profondes racines. Cependant, son influence était moins considérable en Occident et à Rome surtout, quoique le patriciat fût pour lui un fidèle appui et que le peuple et la noblesse y fussent attachés aveuglément. En Orient, le peuple, au contact de l'influence grecque, était devenu incrédule et l'aristocratie, fondée par les faveurs et les titres accordés par les empereurs, n'avait aucune valeur aux yeux de la multitude. Mais le paganisme avait pour lui les philosophes et les lettrés. Tandis qu'en Occident la rhétorique et les lettres étaient méprisées, en Orient, au contraire, elles étaient en faveur et ne faisaient qu'un avec la religion. La religion n'avait-elle pas inspiré les princi-

(1) *Destruction du Paganisme en Occident.*

paux chefs-d'œuvre de la littérature grecque et n'était-ce pas dans la mythologie que les rhéteurs avaient puisé le sujet de leur déclamations? Et le même mot grec ἐλληνισμος d'après Libanius (1) ne désignait-il pas l'ancienne religion et l'ancienne littérature?

Aussi, dans son amour pour tout ce qui a rapport à la Grèce, voyons-nous Julien désirer que l'on décerne un brevet d'hellénisme aux Romains parce qu'il reconnaît que l'Etat romain est grec par race et par constitution. « Les Romains ne sont pas seu- « lement Grecs par la race, dit-il, mais ils ont établi « dès l'origine et conservé des institutions sacrées et « à la foi aux dieux à la manière des Grecs. En outre, « ils se sont donné une constitution politique qui « n'est inférieure à aucun autre Etat, si elle n'est « pas supérieure à toutes les autres » (2).

Néanmoins, le paganisme était à son déclin; encore un peu de temps et le christianisme allait l'anéantir pour toujours, quand tout à coup le paganisme trouva un défenseur dans le néoplatonisme.

C'était la nouvelle philosophie fondée par Ammonius Saccas, systématisée avec beaucoup de génie par Plotin et défendue avec acharnement par Porphyre. Cette nouvelle philosophie régnait surtout à Alexandrie. Ritter (3) nous rapporte que, vers la fin du deuxième siècle après Jésus-Christ, la philosophie grecque, dès longtemps épuisée par l'enfantement de

(1) *Oratio apolog.*
(2) *Oratio*, IV.
(3) *Histoire de la philosophie.*

ses anciens systèmes et réduite à de stériles travaux de commentateurs, aspirait de plus en plus à se rajeunir par l'éclectisme. Platon, Aristote, Zénom, Pythagore et surtout le matérialisme d'Epicure et de Pyrrhon dont on était fatigué ne pouvaient plus fournir les matériaux nécessaires à fonder un nouveau système. On voulait, par dessus toutes choses, la vérité, la certitude; le besoin de connaître et de scruter l'infini s'était emparé de toutes les âmes; le christianisme, qui aurait pu satisfaire ces besoins, fut délaissé. La théosophie de l'Orient fut plus heureuse.

« L'Orient semblait être la source de toute vérité et « de toute sagesse (1) ». L'Orient contemplatif, en effet, avait encore l'élan vers l'infini et l'amour de la métaphysique. Pythagore n'avait-il pas trouvé auprès des sages de l'Orient la source de l'idéalisme élevé dont son disciple Plotin sera le représentant le plus célèbre ? Le mysticisme oriental fut chargé de donner une nouvelle vie à la philosophie épuisée. Les systèmes théosophiques de l'Inde, de l'Egypte, la cabale juive apportèrent leurs idées panthéistes, de la trinité, de l'émanation, de la chute des âmes et de leur retour en Dieu par l'ascétisme et l'extase. Aux sceptiques dont l'âme était désolée et découragée, ils offraient le dogmatisme le plus absolu; l'âme était arrachée à l'empire de la matière par l'idéalisme et l'ascétisme.

Dans la philosophie résidait la vérité, d'après Julien; « La vérité est une et une la philosophie. Il « n'y a qu'une seule philosophie et tous tendant au

(1) Jules Simon : *Ecole d'Alexandrie.*

« même but y arrivent par des voies diverses ; qu'on « étudie les chefs-d'œuvre et l'on trouvera qu'ils « sont tous d'accord » (1).

« De l'Un (2) ou de la substance divine, les néopla-« toniciens faisaient dériver l'intelligence primitive « d'où sortaient les types éternels de toutes choses. « De celle-ci l'âme du monde, formant avec elle et « avec le principe suprême une trinité, laquelle com-« prenait aussi la plénitude de l'être, de la pensée « et de la vie. De l'âme du mônde, ils faisaient « découler également, par une série d'émanations, « toute la variété des êtres intellectuels, auxquels « par accommodation avec les idées reçues ils don-« naient le nom de dieux, de démons et de héros. Or, « de ceux-ci étaient nés les êtres sensibles et, comme « la perfection allait en diminuant à mesure qu'on « s'éloignait du Type, les néoplatoniciens cherchaient « là l'origine du mal. L'âme elle-même n'échappait « point à cette déchéance. Comment l'homme pou-« vait-il se racheter ? En mortifiant la chair par l'absti-« nence et en faisant remonter l'âme en elle-même « jusqu'à sa source, en l'unissant étroitement à l'Etre « Infini (3) par le recueillement et la contempla-« tion (4). Puis, pour satisfaire le besoin d'unité, elle « faisait tout dépendre de la substance divine dans « laquelle tout devait retourner un jour » (5).

Porphyre, le plus idéaliste de tous, avait compris

(1) Julien : *Oratio*, VI.
(2) B. Constant : *Polythéisme romain*.
(3) Plotin : *Ennead*, VI.
(4) Ritter : *Histoire de la Philosophie*.
(5) B. Constant : *Polythéisme romain*.

que le christianisme vaincrait un jour et il ne pouvait se faire à cette idée que le dogme barbare, βάρβαρον δογμα, comme dit Celse, s'installât sur les ruines de la sagesse antique et disputât à la philosophie le droit d'éclairer le genre humain (1).

Pour lutter avec plus de certitude de vaincre le christianisme, le néoplatonisme s'allia avec l'ancien culte. L'Eglise, devenue la courtisane du trône impérial, s'était faite haineuse et persécutrice. Constance avait persécuté les professeurs philosophes d'Athènes et décrété la destruction des écrits de Porphyre (2). Le néoplatonisme, dit Jules Simon, se voyait menacé d'une proscription inévitable. Que faire ? Comme on était en petit nombre, il ne restait plus qu'à s'unir avec le paganisme contre le christianisme et de défendre les intérêts du polythéisme auprès des gens éclairés, afin d'obtenir leur appui auprès de la multitude.

Le néoplatonisme évitera avec soin les superstitions, les légendes, les pratiques populaires et sa religion absurde (3). Il se servira de l'interprétation allégorique pour introduire son système. Les mythes les plus choquants, les rites les plus bizarres revêtent chez les néoplatoniciens un sens profond. Les hautes vérités (4) philosophiques étaient couvertes pour le vulgaire d'un voile qu'ils ont eu les premiers la gloire de lever.

Salluste, successeur de Jamblique, en prétendant

(1) *Tannemann gesch d. philo.*
(2) Constant : *Epist. epic. et pleb. (in Socrat.).*
(3) Vacherot : *Histoire de l'Ecole d'Alexandrie.*
(4) Simon : *Ecole d'Alexandrie.*

que les fables sont divines, s'exprime ainsi : « Les « fables sont divines en ce qu'elles annoncent à tous « qu'il y a des dieux ; quant à la nature de ces dieux, « elles ne la dévoilent qu'à ceux qui peuvent com« prendre le mystère ; mais c'est cela même qui est « le plus admirable en elles, puisqu'elles voilent la « vérité pour ceux qui risqueraient de la mépriser, « étant hors d'état de la comprendre, et que, par « absurdité même, elles poussent les autres à la « chercher. A l'ouïe des récits qu'on leur fait des « vols, des adultères, des violences dont les dieux se « sont rendus coupables, le philosophe reconnaît « bientôt que ce n'est là qu'une enveloppe, sous « laquelle il y a des vérités profondes à décou« vrir » (1).

Le néoplatonisme renonçant à être une pure philosophie fut hostile au christianisme, avec lequel il avait une affinité spiritualiste, par ce que le christianisme reposant sur des dogmes positifs et arrêtés ne pouvait supporter aucune transaction. Le paganisme mourant fut trop heureux de trouver des défenseurs et se laissa métamorphoser sans résistance (2).

Telle est l'œuvre du chef de cette école, Jamblique, qui tour à tour était spiritualiste convaincu ou païen fervent. « Heureux, dit-il, celui qui unit l'énergie à « une âme honnête et qui, revêtant la beauté intelli« gible, participe ainsi à l'essence et à la puissance « de Dieu » (3). Et c'est cependant le même philosophe qui, entouré de ses disciples, « passait sa vie

(1) Sallust : *De diis et mundo.*
(2 Ritter : *Hist. de la Philos.* — B. Constant : *Polyt. rom.*
(3) Sentences de Jamblique conservées par Stobbée.

« dans les bocages de Daphné et qui se glorifiait « d'opérer des prodiges mystérieux qui lui assuraient « la docilité et la confiance de ses disciples », dit Eunape (1).

Les critiques modernes, Vacherot, Simon, Cousin, expliquent très bien l'étrange alliance des néoplatoniciens avec le paganisme. Pour eux, ils pensent que les néoplatoniciens aimaient à se croire sincèrement dévoués à une religion qu'ils n'adoptaient toutefois qu'en la dénaturant. Citons seulement l'idée de Cousin à ce sujet :

« Les néoplatoniciens (2) étaient des philosophes, « des hommes d'état qui, ne voulant point accepter « la religion nouvelle et ne pouvant sérieusement « soutenir l'ancienne telle qu'elle était, la transfor- « maient à l'aide d'une interprétation arbitraire ; ils « voulaient donner aux peuples la religion la plus « morale et la plus raisonnable possible, en mainte- « nant l'ancienne religion, mais en l'élevant à la « dignité de philosophie. Apparemment, les mythes « païens avaient eu dans la pensée de leurs auteurs « un sens élevé, défiguré depuis. Il fallait remonter « jusqu'à ce sens et le restituer ou, si cela était impos- « sible, à cause du laps des siècles, de l'incertitude « et de la variété des traditions, tout en prétendant « qu'on le restituait, il fallait, les yeux toujours « fixés sur le vrai but, à savoir l'amélioration des « hommes et des hommes du temps où l'on vit, « s'arranger, même aux dépens de la lettre et de

(1) Eunape : *De vit. phil. in Jambli.*
(2) Cousin : *Journal des Savants*, 1834.

« l'exactitude archéologique, pour trouver ou donner « à ces mythes un sens honnête, capable de pro- « duire sur les esprits une impression morale. Pla- « ton avait commencé, les néoplatoniciens ont suivi ; « quel vrai philosophe oserait les en blâmer? Qu'est- « ce, en effet, que la philosophie, sinon la tentative « de se rendre compte de toutes choses? » (1).

Saint Augustin fait remarquer avec justesse combien peu, sur les points les plus essentiels, les néoplatoniciens différaient des chrétiens. Pourquoi donc les néoplatoniciens n'avaient-ils pas demandé au christianisme une réponse à leurs justes aspirations? Le rapprochement ne pouvait avoir lieu.

Le néoplatonisme était établi sur l'éclectisme religieux et sur la fusion des écoles philosophiques, tandis que le christianisme apportait au monde une règle nouvelle, l'intolérance religieuse, jusqu'alors ignorée, car on ne connaissait que l'intolérance politique (cause de la mort de Socrate).

Avant le christianisme, point de révélation ; la mythologie païenne était un chaos interprété au gré de chacun. On ramenait toutes ses divinités inférieures à des attributs des dieux. Toute divinité nouvelle pouvait entrer dans le Panthéon sans ébranler les idées fondamentales de la religion. Pour les néoplatoniciens, la poésie, la religion, la philosophie étaient l'expression d'une même pensée, d'une même religion. L'esprit de chaque religion se confondait avec l'esprit religieux, et chaque nation mettait sur ses enseignes l'image de ses dieux. Rome, dans ses

(1) Cousin : *Fragments philosophiques.*

continuelles conquêtes, absorbait les nationalités sans les anéantir et chaque jour son Olympe voyait le nombre de ses divinités augmenter, sans créer des difficultés et des changements dans la religion commune.

Est-ce que le christianisme offrait de pareils avantages? Certes, non! C'était une religion qui voulait exclure toutes les autres et qui prétendait être l'œuvre même de Dieu. Toute croyance était foulée à ses pieds et son seul but était d'avoir dans son sein une règle immuable et unique. C'est là assurément le caractère essentiel de la religion vraie, mais le peuple ne savait pas encore ce que c'était qu'une religion.

Les chrétiens accusaient les néoplatoniciens d'admettre les fables honteuses de la mythologie. Or, nous avions déjà vu que cette accusation était fausse. Contempteurs de tous les dieux et des religions des nations, les chrétiens persécutant les païens furent accusés d'athéisme par les néoplatoniciens qui croyaient que le christianisme était la cause de la ruine de la civilisation et de la religion.

Nous venons de voir quel était l'état du monde païen dans lequel Julien était appelé à vivre; étudions maintenant l'état de la cour qui va devenir la sienne.

Si la société romaine était corrompue, la cour du chef de l'empire n'était pas faite pour améliorer son sort. Tout au contraire, elle offrait à la société l'exemple des mœurs les plus relâchées. Constance, empereur faible, incapable de commander les armées ou de gouverner un état, faisait mettre à mort tous ceux qui lui inspiraient de la méfiance. Par ses terreurs ou son indolence, il avait accru l'autorité des eunuques,

« êtres (1) disgraciés, ancienne production du despotisme », dit l'impartial historien, qui fait remonter leur origine à Sémiramis ; production introduite par la contagion du luxe asiatique dans la Grèce et à Rome ; exclus par les empereurs chrétiens, ils avaient été rappelés par Constance qui en fit ses secrétaires secrets. Dès lors, l'injustice et les abus de toutes sortes régnèrent à la cour. Eusèbe décrit avec force leurs mauvaises actions. Libanius nous a conservé les invectives de Mamertin contre la corruption de la cour.

Au milieu d'un monde corrompu, lassé des superstitions païennes symbolisées par les néoplatoniciens, que devint le christianisme ?

L'Eglise, au lieu de s'unir pour renverser plus facilement l'édifice croulant du paganisme afin d'assurer plus rapidement le triomphe du christianisme et de faire part de ses bienfaisantes lumières à la terre soupirant après la paix, l'Eglise, disons-nous, donna au monde entier le triste exemple des querelles intestines sur des dogmes. Elle était divisée par le schisme des donatistes, qui s'étaient soulevés et qui se suicidaient, des trinitaires, des ébionites, des docètes, ou par l'arianisme, le trithéisme, le sabellianisme. Constantin avait été indifférent ; puis, par zèle, devenu orthodoxe, il avait persécuté les ariens ; puis, subissant l'influence des ariens, il avait combattu les orthodoxes. Athanase avait été persécuté, exilé, rappelé et exilé.

Julien a peint, d'une manière concise, une partie

(1) Ammien Marcellin, xv.

des malheurs dont les querelles théologiques affligèrent l'empire : « On emprisonnait (1), on persécutait, « on bannissait les infortunés citoyens ; on a égorgé « particulièrement à Cisique et à Samosate des peu« ples entiers qu'on appelait hérétiques. En Paphla« gonie, en Bithynie, en Galatie, on voyait des villes « et des villages entiers sans habitants et tout à fait « détruits. »

Mais la plus importante cause de division fut l'introduction dans l'Eglise des idées d'Arius.

Arius, prêtre de l'Eglise d'Alexandrie, était un homme de savoir et d'éloquence. Il fit tous ses efforts pour arrêter le mouvement qui entraînait les esprits à revêtir la personne du Christ de tous les attributs de la divinité. Le Fils de Dieu avait une nature semblable, mais non identique à celle du Père... Le Fils, la plus ancienne et première en dignité de toutes les créatures, se trouvait avec l'Etre qui lui avait donné l'existence dans des rapports assez intimes pour que l'homme ne pût lui refuser les honneurs divins. Alexandre, son évêque, le déposa, puis Constantin dut convoquer, en 325, à Nicée, un concile dit œcuménique (pouvoir de cette assemblée de représenter toute la chrétienté). L'orthodoxie, qui avait à sa tête Athanase, prêtre de l'Eglise d'Alexandrie, obtint du concile cette formule : Jésus, Fils de Dieu, né de la substance du Père, consubstantiel avec lui, engendré et non créé, éternel comme le Père et par conséquent immuable par nature.

Dès lors, les anathèmes furent lancés contre Arius

(1) Julien : *Epître,* I.

Tantôt l'Eglise deviendra arienne, tantôt elle sera orthodoxe. Elle éloignera ainsi de la croix le monde païen qui commençait à espérer.

Les divisions intestines de l'Eglise firent dire à Ammien Marcellin « que les animaux les plus féroces « sont moins à craindre pour les hommes que les « chrétiens ne l'étaient réciproquement les uns pour « les autres » (1).

« Il n'y a point dans le monde de bête si cruelle « qu'un laïque ou qu'un mauvais prêtre » (2), dit saint Jérôme.

Hélas ! ils étaient nombreux et ne craignaient pas de se mettre à la tête des chrétiens pour persécuter à leur tour les païens. « Les chrétiens (3), dit Beu- « gnot, passèrent trop vite de la persécution à la « faveur. Comblés de bienfaits par le chef de l'Etat, « quand les blessures qu'ils avaient reçues sous le « règne de Dioclétien furent à peine cicatrisées, ils « ne purent pas supporter froidement une aussi « brusque transition. Ils triomphèrent donc bruyam- « ment et avec orgueil et s'abandonnèrent, avec une « facilité déplorable, à cette passion pour les querel- « les religieuses qui empoisonna la jeunesse du « christianisme. »

De l'Eglise, passons à ses défenseurs. Ah ! quels nobles prédicateurs se présentent à nous !

Un Grégoire de Naziance, qui n'avait pas de termes assez flatteurs et pompeux pour exalter la piété de Constance, de ce « divin empereur conduit de Dieu

(1) Ammien Marcellin, XXII, 7.
(2) *De norma vivendi.*
(3) *Histoire de la destruction du paganisme.*

en tous ses conseils (1). C'était toutefois cet empereur qui avait persécuté les païens, qui avait usé de rigueur envers les ariens et réduit les chrétiens à l'unité du credo de sa cour ! C'était aussi le même empereur qui, manquant à sa parole, avait fait lâchement égorger Licinius qui selon son ordre s'était retiré à Thessalonique !

Non ! les évêques s'étaient avilis en se rangeant parmi les courtisans afin de louer Constance de ses tendres soins pour l'Eglise (2). Les évêques excitaient même les empereurs à la persécution : « Déployez, « s'écriait l'un deux s'adressant à Constance, « déployez l'étendard de la Foi ; élevez le drapeau « de la loi vénérable, sanctionnez, promulguez ce « qui est nécessaire. Vous êtes appelé par Dieu à « exécuter ses volontés, à prendre part à sa gloire. « Le Christ favorable au peuple réserve à vos mains « l'honneur de ruiner l'idolâtrie et de renverser les « temples profanes. Erigez les trophées de la victoire, « enlevez, pillez sans crainte, très sacré empereur, « les ornements des temples, fondez ces dieux et « faites en de la monnaie. Réunissez tous les biens « des pontifes à votre domaine ; après la ruine des « temples, vous serez plus agréable à Dieu. »

On ne pouvait point trouver des évêques qui auraient parlé comme saint Cyprien au pape Corneille (3) « de quelque côté que vienne la terreur ou « le péril, qu'importe à un évêque, puisqu'il vit « toujours exposé aux terreurs et aux périls, puisque

(1) Grégoire : *Invect.*, I.
(2) Matter : *Hist. ecclés.*
(3) *Epist. 54 ad Cornélium papam.*

« c'est là qu'il trouve sa gloire? Qu'importe qui « trahisse ou qui frappe, puisque Dieu le permet « contre ceux qu'il veut couronner! Qu'importe, « quand ou par qui nous périssons, puisque nous « devons recevoir du Seigneur le prix de notre mort « et de notre sang! »

Voici d'ailleurs le tableau que nous fait Ammien Marcellin de l'éclat et de la magnificence de l'épiscopat des grandes villes :

« Ceux qui ont le goût (1) de cette vie splendide « ne perdent pas leur peine s'ils parviennent à se « procurer une telle dignité. Une fois qu'ils en sont « pourvus, ils sont sûrs de ne manquer de rien, d'être « enrichis par les oblations des grandes dames, de « ne paraître en public que sur des chars et vêtus de « manière à attirer les regards et le respect, d'avoir « enfin une table si magnifiquement servie qu'elle « surpasse en somptuosité celle des rois. Je les trou- « verais réellement heureux, continue cet impartial « historien, si, méprisant cet éclat, cette grandeur de « la ville qu'ils opposent comme un prétexte à leurs « vices, ils pouvaient se résoudre à imiter l'exemple « de quelques évêques de province qui, par la fruga- « lité et l'abstinence de leur table, la simplicité et la « pauvreté de leurs habits, l'humilité de leurs « regards abaissés vers la terre, se rendent agréables « au Dieu éternel et vénérables à ses vrais adora- « teurs. »

Nous nous sommes efforcés de dépeindre le triste état de la Société et de l'Eglise avec lesquelles

(1) Ammien Marcellin, 27.

Julien va être mis en contact; étudions maintenant quelle éducation il a reçue.

ÉDUCATION DE JULIEN

Julien pouvait-il aimer le christianisme dont il avait devant lui un honteux représentant dans la personne de Constance? Le maître du vaste empire romain était un chrétien zélé, un grand démolisseur des statues des dieux et des autels païens; mais ce chrétien zélé n'était-il pas le meurtrier de son père (1), de ses frères, de ses cousins, en un mot, le bourreau de toute sa famille? Les ministres (2) de l'empereur, que Julien rendait responsables des soupçons et des cruautés de son cousin, n'étaient-ils pas, eux aussi, les partisans de la nouvelle religion d'Etat à qui Julien attribuait la cause de la décadence de l'empire romain? Le futur empereur n'avait-il pas toujours devant les yeux les scènes du carnage qui eut lieu dans les murs de Constantinople, durant lesquelles il avait vu égorger les membres de sa famille? Et n'était-ce pas comme par miracle qu'il n'avait pas été sacrifié lui aussi? Où était l'antique Rome avec ses mœurs pures, la république austère des Brutus, des Catons, avec ses lois justes et observées, et le culte des dieux paternels respecté? Les empereurs païens, comme les Titus, les Trajan, les Antonius, les Marc-Aurèle, la gloire de Rome, étaient-ils à comparer avec les empereurs chrétiens, faibles, corrompus, persécuteurs comme

(1) *Epître aux Athéniens.*
(2) Lettres 25, 23.

les Constance? Julien pouvait-il aimer une religion qui fut imposée comme un joug à l'indépendance de son esprit?

A peine échappé au massacre de sa famille, Julien avait été relégué dans la forteresse de Macellum en Cappadoce. Là, il avait été éduqué par des évêques ariens qui lui avaient inculqué des idées fausses sur la personne du Christ. Contraint à des exercices de piété, il avait bientôt été dégoûté de la religion nouvelle et des querelles théologiques. Il ne voulut donc pas embrasser la carrière ecclésiastique.

A côté de cette éducation religieuse, Julien en reçut une autre bien différente : celle des lettres grecques, enseignées par Mardonius, scythe d'origine. « Mon aïeul (1), dit-il, l'avait élevé pour expliquer à « ma mère les poèmes d'Homère et d'Hésiode.

« Cette éducation mi-païenne, mi-chrétienne, fait « remarquer Lamé, n'était pas une exception. Au « quatrième siècle et jusqu'à la fin du cinquième, les « fils de familles riches étaient le plus souvent élevés « ainsi, dans un égal respect pour les mythologies « juive et grecque. Au même temps où Julien gran- « dissait à Nicomédie, saint Basile et saint Grégoire « de Naziance recevaient une éducation tout à fait « analogue. Les enfants ainsi élevés, une fois deve- « nus hommes, prenaient parti pour ou contre le « christianisme, si un goût irrésistible les entraînait « vers les spéculations théologiques. Mais la plupart « de ces jeunes gens de la haute classe, une fois sortis « des écoles, se mêlaient franchement à la vie active,

(1) *Misopogon.*

« n'attachant qu'une médiocre importance à tout ce
« qu'ils avaient appris dans l'adolescence. Ceux-ci
« restaient toute leur vie indifférents entre le paga-
« nisme et le christianisme également prêts, suivant
« qu'ils le jugeaient utile à leur influence dans la pro-
« vince et à leur crédit à la cour, à briguer les fonc-
« tionsde pontife païen ou d'évêque chrétien » (1).

On remarqua bientôt que Julien recevait avec avidité les leçons de philosophie et de littérature grecque de son précepteur Mardonius. Homère, Platon, Aristote étaient ses auteurs favoris. A cette époque déjà, Julien montrait un peu son dédain pour le christianisme. On le vit souvent dans ses travaux littéraires prendre comme sujet la défense du paganisme, sous prétexte que cette religion était opprimée et la plus faible.

La raison, la démonstration scientifique ont dû avoir une grande part dans la crise de sa conversion. Le philosophe Chrysanthe eut sur lui une grande influence. « Il corrigea (2) ce qu'il y avait en moi de
« trop passionné et de trop hardi, et s'efforça de me
« rendre plus sage. »

Une des principales raisons de la soi-disant apostasie de Julien fut donc sa passion pour l'ancienne civilisation hellénique. Doué d'une vive imagination, il pensait sans cesse à la Grèce et se figurait être son enfant.

« Nous tous, dit Julien (3), qui habitons la Thrace
« ou l'Ionie, n'est-ce pas de la Grèce que nous tirons
« notre origine, et qui de nous serait assez ingrat

(1) Lamé : *Vie de Julien.*
(2) Julien : *Oratio,* VII.
(3) Julien : *Oratio* III.

« pour ne pas souhaiter de voir ses parents et de
« saluer son pays natal ? Pour la philosophie et les
« hautes études, il en est de la Grèce comme de
« l'Egypte pour le climat ; car, de même que le soleil
« qui déssèche tant de contrées ne tarit jamais les
« sources du Nil, ainsi la philosophie n'a point aban-
« donné la Grèce ! Elle fleurit à Sparte, à Argos, à
« Corinthe et ses ruisseaux fertilisants qui embellis-
« sent Athènes se répandent de là pour féconder
« aussi d'autres climats. »

Le flatteur Libanius ne dit-il pas : « Il était amou-
« reux de la Grèce et surtout de la cité qui est comme
« l'œil de la Grèce, Athènes, la ville d'Athénée, la
« mère de Platon, de Démosthène et de la
« sagesse » (1).

Cet amour va jusqu'à l'exaltation. Témoin la lettre suivante de Julien à Jamblique : « Je souffrais depuis
« trois jours de l'estomac (2), j'étais malade ; la fièvre
« ne me quittait pas mais aussitôt qu'on m'eut dit
« que quelqu'un était là m'apportant une lettre de
« toi, comme un homme ne se possédant plus, j'ai
« couru à la rencontre du messager avant qu'il fut
« introduit. A peine avais-je la lettre que mes dou-
« leurs et ma fièvre cessèrent, je le jure par les dieux
« et par mon amour pour toi. Je romps le cachet,
« je lis. De quel plaisir mon âme est alors remplie !
« Combien de fois ai-je porté cette lettre à mes lèvres
« comme une mère son petit enfant. »

Mais le changement qui s'opéra en Julien fut plus

(1) Libanius : *Epitaphos* I.
(2) Julien : Lettre 40 à Jamblique.

rapide dès qu'il eut connu les rhéteurs païens et les néoplatoniciens de l'Asie. Mardonius, ce faible précepteur, fut délaissé pour accourir aux leçons des néoplatoniciens. Ces derniers le gagnèrent bientôt à leur cause en flattant la vanité et l'ambition de ce jeune prince, futur héritier du pouvoir impérial. Ne lui avaient-ils pas prédit la mort prochaine de Constance et son propre avènement au trône des Césars ? C'est d'ailleurs ce que nous certifient Libanius (1) et Sozomène (2).

Julien, animé de pareils sentiments, ne tarda pas à faire de rapides progrès dans les lettres grecques et à se faire remarquer par ses discours et son savoir. Habitué à lire les écrits des philosophes et des poètes, aimant les dissertations dialectiques et les belles figures de rhétorique, Julien trouva le style de l'Ancien Testament et le grec du Nouveau Testament bien inférieurs au style et au grec de Platon et d'Aristote. Julien ne pouvait pas admettre qu'on osât substituer au cortège gracieux des muses helléniques, la muse barbare d'un Ezéchiel, d'un Jérémie. Il haïssait ceux (3) qui proposaient aux enfants de la Grèce de s'instruire à l'école des pêcheurs de Nazareth. On conçoit sans peine que les néoplatoniciens, critiquant d'une manière erronée, il est vrai, mais si brillante et si captieuse les dogmes et l'histoire du christianisme, aient pu entraîner Julien à leur suite.

Le christianisme avait une origine obscure, ignorée ; il était né dans un pays méprisé de tous et tributaire de l'empire ; il était défendu par des vulgaires bate-

(1) Libanius : *Prosphoneticos et Epitaphios.*
(2) Sozomène : *Histoire ecclés.*, v.
(3) Julien : *Discours contre les chrétiens.*

liers qui avaient eu à leur tête le fils d'un obscur charpentier d'un misérable village de la Galilée. La civilisation artistique, politique et scientifique de la Grèce était-elle à comparer avec la civilisation chrétienne? La renommée d'Athènes et de la Grèce était répandue dans le monde entier. Elles étaient la ville et le pays de la lumière, la patrie des grands généraux, des hommes d'Etat distingués, des savants et des artistes.

« La Bible était écrite en partie dans un idiome « barbare, l'hébreu, en partie dans un grec si barba- « risé qu'on avait peine à y reconnaître la langue de « Platon et de Démosthène. Ses auteurs, de grossiers « artisans... et c'était un pareil livre (1), c'étaient de « pareils hommes qui devaient prendre la place de « la littérature et des philosophes de la Grèce! « Homère devait céder le pas à Matthieu et à Luc! « Pierre et Jean, ces bateliers, devaient être procla- « més supérieurs à Socrate et à Platon! La Grèce « devait renier sa science et sa poésie pour se « mettre à l'école de la Galilée!

« A nous (2) qui adorons les dieux, disait Julien, « appartiennent les sciences et la culture grecque; « à vous, galiléens, la déraison et la grossièreté! »

« Les galiléens ont cessé d'être les adorateurs « même du dieu spécial et partiel des Hébreux. Ils « sont athées et leur doctrine est un athéisme. Ils « ne doivent rien attendre du dieu d'Abraham... » (3).

(1) Naville : *Julien l'apostat et le polythéisme.*
(2) Grégoire de Naziance : *Orat.* IV.
(3) Cœsares : *Misopogon.*

« Chez vous (1), disait Julien, aucun homme ne « saurait devenir courageux ou modéré. La preuve « est facile à faire. Choisissez parmi vous tous des « enfants que vous éduquerez par les études des « Ecritures. Si, quand ils seront arrivés à l'âge « d'homme, ils sont plus vertueux que des esclaves, « vous pourrez dire que je suis un menteur et un fou; « et vous êtes assez malheureux, assez insensés pour « regarder comme divins ces livres qui sont incapa- « bles d'améliorer, de rendre plus sage ou plus cou- « rageux qui que ce soit. » Au contraire, Julien exalte la vertu éducatrice de l'hellénisme. « Chez « nous, tout homme devient meilleur à moins d'avoir « une nature tout à fait stérile. Un homme de bon « naturel qui a reçu notre éducation devient à la « lettre un présent des dieux aux hommes. »

Aussi n'est-il point (2) étonnant de le voir écrire aux habitants d'Alexandrie : « J'ai honte qu'il se « trouve ne fût-ce qu'un seul Alexandrin pour « s'avouer galiléen » (c'est ainsi que Julien nomme les adeptes du Christ).

Julien ne reconnaissait au monothéisme de l'Ancien Testament aucune importance philosophique. L'hellénisme seul explique l'origine du monde laissée de côté par l'auteur de la Genèse. Le monde visible procède de Dieu qui est universel par le moyen des dieux subordonnés; l'un d'entre eux est le dieu des hébreux chargé de gouverner son peuple. Dieu se révélant à tous, les juifs n'ont pas le droit de pré-

(1) Julien : livre VII.
(2) Lettre 51.

tendre d'avoir pour eux seuls cette révélation ; car un dieu juste n'abandonne point les autres nations. Puisque Dieu a créé des différences entre les nations dirigées par différents dieux subalternes, la religion juive n'a droit qu'au respect. Mais les galiléens sont des révoltés et des impies, puisqu'ils ne respectent pas la religion de leur nation. Ce que Julien reproche le plus aux chrétiens, c'est « l'adoration des morts ».

« Vous vous détournez des dieux pour vous détour-
« ner vers les morts et leur dépouilles! » (1).

De quel droit adore-t-on Jésus, sujet de César, qui avait assez de puissance pour guérir des malades, mais qui n'était pas un dieu, car Marie, femme mortelle, n'a pas pu enfanter un dieu. L'Ancien Testament ne connaissait pas un deuxième dieu; Moïse n'annonce qu'un seul Dieu. Adorer Jésus, c'est se mettre en révolte contre Moïse.

Pour Julien, l'adoration de Jésus est une invention de l'apôtre Jean seulement. « Ni Paul (2), ni
« Mathieu, ni Luc, ni Marc n'avaient osé dire que
« Jésus fut dieu, mais l'excellent Jean, ayant appris
« que les tombeaux de l'apôtre Pierre et de l'apôtre
« Paul étaient honorés en secret, osa le premier
« soutenir cette doctrine. Il ne le fit qu'avec prudence
« en se dissimulant derrière Jean-Baptiste dans la
« bouche duquel il met l'affirmation que Jésus est le
« Logos. »

Le christianisme a aussi le tort de donner une haute place à l'homme en le mettant au-dessus de

(1) Julien : Lettre 52.
(2) *Misopogon*.

l'animal. L'hellénisme (la nouvelle religion de Julien) le rapproche de l'animal et Julien ne trouve pas impossible que les âmes d'animaux soient composées de la même substance que les âmes d'hommes.

« La secte des galiléens est une fourberie pleine « de contes d'enfants, dit Julien, et les chrétiens, « avec leur serpent du jardin d'Eden qui parle, « n'ont pas le droit de se moquer des fables popu- « laires de la Grèce (1).

« L'hellénisme est donc bien supérieur au gali- « léisme dont le dieu ne fait que créer la nature « matérielle; le dieu de Platon, au contraire, a créé « des êtres intelligents, les anges, les génies qui « créent la nature visible, les cieux, le soleil ».

(1) *Discours contre les chrétiens*.

DEUXIÈME PARTIE

JULIEN APRÈS SA SOI-DISANT APOSTASIE

CHAPITRE PREMIER

Sa religion : l'Hellénisme

Dans le chapitre précédent. nous avons laissé Julien devant le cadavre de son parent et de son rival. Constance n'est plus ! « Comme Annibal (1) « devant les restes de Marcellus, comme César devant « le corps mutilé de Pompée, le nouvel empereur « s'inclina devant la dépouille mortelle de son enne- « mi. L'entrée triomphale que lui ménagèrent « à Constantinople l'armée, le Sénat et le peuple, « ne l'exalta point jusqu'à l'ivresse de l'orgueil. « Quand on débarqua les restes de Constance, il « suivit le convoi funèbre jusqu'à l'église des saints « apôtres, à pied, sans diadème, en habits de deuil, « versant des larmes. Parvenu au comble de la puis- « sance, il en avait sous les yeux le néant, et sa haute « intelligence, qui s'était fait une juste idée des

(1) Talbot : *Vie de Julien.*

« devoirs d'un monarque, comprenait mieux que « jamais, sans doute, qu'il est plus facile de connaître « que de pratiquer l'art de gouverner un empire ».

Julien est seul le maître du monde ! Quelle va être sa politique? Quels dessins veut-il accomplir? Il agira comme il l'a fait depuis sa proclamation. Il jette le masque d'hypocrisie et de dissimulation qu'il a porté pendant plus de dix ans. Divulguant un secret connu seulement de ses intimes amis (1), il se déclare le défenseur des dieux des ancêtres! Dès sa marche en avant contre Constance, Julien avait sacrifié aux dieux et leur avait demandé leur appui.

« Nous adorons ouvertement les dieux, écrit-il à « Maxime, et la foule de l'armée qui nous suit s'asso- « cie à notre culte. Nous immolons des bœufs en « public; nous rendons grâces à Dieu par de nom- « breuses hécatombes : les dieux m'ordonnent de « tout purifier autant que je le pourrai; je leur obéis « avec joie » (2).

En montant sur le trône des Césars, Julien voulut poursuivre deux buts : refouler les Perses qui avaient envahi les frontières de l'empire romain (partie de son histoire que nous résumerons brièvement plus tard) et substituer au christianisme sa religion nouvelle, l'hellénisme. Efforçons-nous d'en expliquer les principes.

Julien ne paraît pas avoir beaucoup innové. Parler de ses idées, c'est parler de celles des néoplatoniciens dont il fut l'admirateur et le zélé disciple. Nous ne

(1) Ammien Marcellin, XXI.
(2) Julien : Lettre 38.

nous arrèterons pas longtemps sur un tel sujet, car tel n'est pas le but de notre travail.

En étudiant les œuvres de Julien, nous y découvrirons une suite d'idées constituant un tout pouvant être considéré comme formant un système particulier, propre au nouvel empereur.

Quelles sont les idées de Julien sur la nature du monde ? Le monde (1), dit-il, est un être vivant tout rempli d'âme et d'intelligence. Sa beauté, son harmonie prouve sa divinité. Le monde est donc quelque chose de plus qu'un ensemble de masses matérielles. Julien en conclut de là que les astres sont des dieux ; mais il y a un astre central autour duquel l'univers est constitué : c'est le soleil auquel Julien a été consacré dès son enfance par une admiration toute particulière.

« Dès mon enfance, dit-il (2), je fus pris d'un « amour passionné pour les rayons de l'astre divin. « Tout jeune, j'élevais mon esprit vers la lumière « éthérée et non seulement je désirais y fixer mes « regards durant le jour, mais la nuit même, par un « ciel serein et pur de nuages, je quittais tout pour « aller contempler les beautés célestes, ne sachant « plus ce qu'on me disait ni ce que je faisais moi- « même... On me prit pour un astrologue, alors que « j'étais encore imberbe et cependant, par les dieux ! « aucun livre sur ces matières n'avait jusqu'alors passé « entre mes mains ; d'ailleurs, je ne connaissais pas « l'astrologie. Lorsque la lumière céleste m'environ-

(1) *Oratio* IV, *In Solem*.
(2) *Oratio* IV, *In Solem*.

« nait de toute part, elle m'appelait et m'excitait à la « contemplation; tellement, que je me rendis compte « du mouvement de la lune, opposé à celui du reste « de la terre, avant d'avoir jamais rencontré aucun « de ceux qui étudient ces choses. Ce que je viens « de dire prouvera que je suis le serviteur du soleil. « Le soleil, c'est mon maître (1), dit-il. C'est le meilleur « des dieux (2), le roi commun de tous les êtres et « son père. »

Sa foi au dieu soleil est si grande qu'il voudrait la faire partager à tous ses sujets.

« Seuls, écrit-il (3) aux Alexandrins, êtes-vous « insensibles à l'éclat qui descend du soleil? Seuls, « ignorez-vous que c'est lui qui fait naître tous les « animaux et toutes les plantes; et la lune, qui tient « de lui la puissance d'organiser toutes choses, igno- « rez-vous de combien de bienfaits elle est l'auteur « pour votre cité et pourtant vous n'avez pas le cou- « rage d'adorer aucun de ces dieux? Jésus, que ni « vous ni vos pères n'ont vu, vous croyez qu'il existe « dieu verbe et vous n'adorez pas celui que depuis « l'éternité voit et adore avec raison l'intelligence « humaine; je veux dire le grand soleil, image « vivante, animée, intelligente et bienfaitrice du « père intelligible. »

Mais le monde est imparfait; donc il a été créé par une puissance supérieure. Au dessus de ce monde sensible se trouvent deux autres mondes. D'abord, le monde intelligent, puis, au-dessus encore, le monde

(1) *Oratio* IV. *In Solem.*
(2) *Oratio* VII.
(3) Lettre 51.

intelligible. Le monde intelligent sert d'intermédiaire entre le monde intelligible et le monde sensible. Dans chacun de ces deux mondes, il y a un principe central, un soleil. Autour de lui se trouvent les dieux intelligibles et intelligents. Julien donne le nom de roi soleil au principe central du monde intelligent. La matière a été animée et formée par les principes supérieurs qui remontent dans les régions transcendantes. Le monde éxiste de toute éternité, il est soutenu par la force incessante d'un cinquième corps âme du monde. D'après la théorie d'Aristote, il y avait une sorte d'âme de dieu moteur et conservateur du monde. Cette âme a reçu différents noms : c'est l'*Entéléchie* d'Aristote, le *Quintor Natura* de Ciceron, le *Mundi Anima* de Macrobe, le *Mens Universi* de Sénèque.

Le monde est gouverné par la providence de Dieu qui est dans la nature tout en étant distinct d'elle.

Le soleil créé par Dieu est la manifestation du « grand Tout. Dieu est le prototype de tous les « astres; le Tout intellectuel, un, bon, cause simple « et unique de tout (1). Ses planètes dansent en « chœur autour de lui ayant pour mesure de leurs « mouvements l'accord de leurs cercles avec les mouvements de ce dieu et le ciel entier, en harmonie « avec lui dans toutes ses parties, est plein de dieux « qui proviennent du soleil » (2); ce soleil supérieur, dont les bienfaits insaisissables pour les sens se répan-

(1) *Oratio* IV. *In Solem.*
(2) *Oratio* IV. *In Solem.*

dent « au-dessus du monde visible sur les dieux « intelligents » (1).

Dieu est incorporel et éternel : Dieu étant trop abstrait pour satisfaire le sentiment religieux, s'est servi d'un intermédiaire, le soleil, intermédiaire entre lui et les dieux intelligents et intelligibles, et cela, par la lumière. Le roi soleil remplace le λογος, fils des chrétiens.

Le culte que Julien rend au roi soleil est sincère; son désir est de chanter et de célébrer souvent les fêtes de ce dieu « de qui toute (2) éternité a procédé « de l'essence féconde du bien et l'entoure, milieu « des dieux intelligents intermédiaires, les remplis- « sant de cohésion, de beauté infinie, de fécondité « débordante, d'intelligence parfaite et de tous les « biens à la fois... Lui qui en dehors du temps et « présentement brille sur son siège visible, qui « occupe le centre du ciel et où il réside de toute « éternité, lui qui a rempli le ciel entier d'autant de « dieux qu'il en a intelligemment en lui-même; « lui qui prend soin de la race humaine en général « et de notre état en particulier; lui qui a produit « notre âme de toute éternité, l'ayant déclarée sa « compagne. Puisse-t-il donner à cet Etat l'éternité « dont il est susceptible et le garder en le gouvernant « avec bienveillance! et à nous de réussir dans les « choses divines et humaines, aussi longtemps qu'il « nous accordera de vivre, c'est-à-dire aussi long- « temps que cela lui plaira, que cela sera bon pour

(1) *Oratio* VII.
(2) *Oratio* IV.

« nous et utile pour les affaires communes des « Romains ! Je demande (1) encore une fois au roi « universel le Soleil, en retour de mon zèle, de « m'être favorable, de me donner une vie heureuse, « une pensée plus parfaite, une intelligence divine. « Que lorsque le moment convenable sera venu, le « départ de la vie qu'a établi le destin soit doux « pour moi. Et qu'ensuite le roi Soleil m'accorde de « m'élever auprès de lui et d'y rester pour l'éternité « si cela est possible, mais si c'est trop pour les « mérites de ma vie, du moins pendant de nombreu- « ses et longues périodes ».

Julien croit retrouver ces idées idéalistes dans la mythologie. Mais le mythe n'est que l'enveloppe de la vérité. Les fables sont vraies (2), dit-il. Plus une allégorie est incroyable et prodigieuse, plus elle semble nous engager à ne pas nous en tenir aux choses qui y sont racontées, mais à chercher le sens secret caché sous le récit. Les fables bizarres nous crient d'elles-mêmes et nous conjurent pour ainsi dire de ne pas les prendre telles quelles pour la vérité, mais de sonder ce qu'elles recellent.

Quant aux âmes, Julien prétend qu'elles viennent du monde absolu et y retournent. Les âmes sont « une colonie (3) envoyée du ciel sur la terre ».

Julien insiste sur la différence de la doctrine polythéiste et de la doctrine chrétienne. Il admet l'affranchissement complet des âmes par la mort ; les théologiens chrétiens de son époque niaient la

(1) *Oratio*, VI. *In Solem*.
(2) *Oratio*, II.
(3) *Oratio*, VI.

préexistence des âmes (sauf Origène). Pour eux, l'âme commence avec le corps, soit que Dieu crée individuellement chaque âme au moment de la naissance du corps, soit que l'âme nouvelle virtuellement contenue dans celles des parents se transmette avec le corps lui-même par l'acte de la génération. La divinité naturelle de l'âme était niée aussi et quelques Pères allaient même jusqu'à repousser l'immortalité de l'âme que l'homme pouvait obtenir par grâce seulement. Le christianisme, en opposition au polythéisme, affirmait que la vie terrestre n'était pas par elle-même un état de déchéance et la chute, étant la conséquence de l'abus de la liberté, n'était pas cependant inhérente à la vie terrestre. La vie au contraire est ûn commencement absolu. La vie consiste à créer et le bonheur éternel est accordé par Dieu comme une grâce. Le christianisme faisait donc appel à l'action, mais le polythéisme parlait de contemplation, la rêverie, l'oubli de soi-même. Le néoplatonisme admettait que la survivance ne pouvait guère être conçue que comme impersonnelle ; le christianisme affirmait la persistance et l'épanouissement de la personnalité.

Quels sont les rapports du soleil, émanation de la substance divine et son image divine, avec les hommes ? Il est le père commun des hommes. Ces derniers sont composés d'un corps matériel et ténébreux et d'une âme immatérielle et lumineuse. Ces deux parties ne se confondent pas harmonieusement comme chez les dieux. Chez les hommes, il y a lutte entre le corps et l'âme ; cette lutte, c'est peut-être la source du mal ? Mais Julien ne se prononce pas à ce sujet.

Il ne faut pas être esclave du corps, mais serviteur des dieux (1). Il faut les imiter. Après avoir supporté courageusement et avec persévérance les épreuves de la vie, l'âme sera unie aux dieux pour toujours.

De ces idées, découle la morale de Julien ; elle ressemble à celle de Socrate et des stoïciens. Le but de l'homme doit être la charité, car imiter Dieu (2), dit Julien, c'est aimer les hommes qui sont nos frères. Tout homme est bon gré, mal gré, le frère d'un autre homme. Lorsque Jupiter ordonnait le monde, il tomba quelques gouttes de son sang sacré d'où germa la race humaine ; ce qui fait que nous sommes du même sang.

La doctrine de Julien nous paraît être un mélange de théogonie et d'astronomie. Dans le système qui lui est propre, Julien combine adroitement les doctrines de Zoroastre avec celles de Platon.

Telle est la nouvelle religion que le jeune empereur voulait faire adopter à ses nombreux sujets.

Voyons maintenant comment Julien s'y prit et quels furent les résultats de ses efforts.

(1) *Oratio,* IV.
(2) *Oratio,* IV. *In solem.*

CHAPITRE II

Gouvernement de Julien; ses réformes, sa polémique contre les chrétiens

Tel Julien a été dans sa jeunesse, tel il sera comme empereur. Dans une épître à Themistius, Julien a expliqué éloquemment combien il aurait aimé avoir la liberté de choisir entre la vie active, pleine de déceptions, et une douce retraite dans les jardins de l'Académie ; entre une cour corrompue, un trône et la société polie et distinguée d'Athènes.

Laborieux et actif, il rend la justice avec équité et édicte des lois qui lui survivront. Il méprise les honneurs et remplit avec scrupule tous ses devoirs de souverain. Une année où il n'était plus consul, il s'inflige une amende de dix livres d'or pour avoir donné un ordre qui rentrait dans la compétence consulaire. Il renonce au plaisir ; il fuit le faste et la corruption et donne l'exemple d'une vie pure. Avant son mariage et après la mort de sa femme, il n'eut point de commerce avec les femmes (1), dit Ammien Marcellin, et ne posséda jamais que le « lectulus (2) vestalium toris purior ». Telle est la louange adressée à Julien par Mamertin. D'ailleurs, les chrétiens eux-mêmes ne l'accusent point d'inconduite.

(1) Ammien Marcellin, xxv.
(2) Mamertin : *Panégyrique,* xi.

Il se hâte de réformer la cour molle, indolente et licencieuse de Constance, ainsi que le luxe ridicule des empereurs précédents. Il est obligé par la politique d'user de rigueur envers les conseillers de son oncle. Dans son épître à un de ses correspondants, Julien se félicite d'avoir échappé « à l'hydre aux « mille têtes (1). Ce n'est point Constance que je « désigne par là ; il était ce qu'il était ; mais j'entends « les bêtes féroces qui l'entouraient, ces hommes « dont les regards menaçaient tout le monde et qui « le rendaient plus cruel, quoiqu'il fût moins doux, « à tout prendre, qu'on ne le croyait généralement. « Pour eux, je ne veux pas qu'on leur fasse la moin- « dre injustice, j'en prends à témoin Jupiter... on « leur a donné des juges. »

Les eunuques jugés et écartés de la cour, Julien fit de cette dernière un foyer de philosophie et de polythéisme. Il s'entoure de sophistes, de théurges, de rhéteurs dont il prenait les avis (2) pour les affaires du gouvernement et dans la société desquels il se consolait, par le souvenir du passé, des misères du présent. Comme gouverneurs des provinces, Julien choisit des hommes lettrés qui lui adressaient des harangues soignées imitant le langage de Démosthène.

L'œuvre principale que Julien s'efforça d'accomplir fut la restauration de la civilisation et de la religion helléniques. Julien n'attendit pas d'être le seul maître du monde pour entreprendre cette œuvre. Dès sa marche en avant contre Constance, il avait ordonné

(1) Lettre 23 à Hermogène.
(2) *Misopogon*.

de rétablir le culte des dieux et de rouvrir leurs temples. S'il faut en croire Grégoire de Naziance (1), la croix disparut aussitôt du front de ses légions et fit place aux effigies d'Isis, d'Oxius et d'Apollon. A peine arrivé à Constantinople, le nouvel empereur aurait laissé le général Démophile lui élever une statue de porphyre avec cette épitaphe : « Au grand et pieux empereur Julien. »

Les moyens que Julien employa pour faire revivre l'ancien culte furent divers. Tout d'abord, il prêcha d'exemple en sacrifiant aux dieux et il invita et encouragea le peuple à faire de même. Ammien Marcellin nous rapporte que, chaque matin et chaque soir, l'empereur immolait des victimes au soleil. Julien le dit lui-même et Libanius (2) nous déclare que Julien transforma son palais en temple, son jardin en sanctuaire ; les dieux ne sont pas servis par des mains étrangères. Il y met lui-même la main, il court autour de l'autel, il apporte le bois, il brandit le couteau, il ouvre le corps des victimes, des oiseaux et en interroge les entrailles ; il remplit d'agneaux et de bœufs les autels de tous les dieux et déesses supérieurs et subordonnés. L'empereur visita les sanctuaires les plus en renom et les plus vénérés : dans ses harangues au peuple et au Sénat, il recommande la religion des pères ; souvent même, il composa des discours en l'honneur des dieux. Julien voulait surtout la pratique du culte. « Nous avons un corps et c'est pour« quoi il faut qu'il y ait quelque chose de corporel

(1) *Oratio adv. Julian.*
(2) *Panégyrique.*

« dans le culte que nous rendons aux dieux. » Cependant, certains philosophes restaient étrangers au culte. « Pour Diogène (1), bien penser des dieux « suffisait ; il les adorait dans son âme qu'il sancti- « fiait pour eux par de saintes pensées. Pouvait-il « leur offrir quelque chose de plus précieux ? » « La « sainteté vaut mieux que toutes les hécatombes ; « l'initiation ne sert de rien aux méchants (2), tandis « que les hommes vivant dignement de l'initiation « reçoivent des dieux la pleine récompense de leur « vertu, alors même qu'ils ne se sont pas fait initier. » Julien avait en grande estime les fonctions sacerdotales et trouvait juste d'honorer les prêtres ; car, en tant que serviteurs des dieux, « ils sacrifient et prient « pour nous ».

« Visite rarement les gouverneurs (3), écrit l'empe- « reur au souverain pontife de Galatie ; lorsqu'ils « entrent en ville, qu'aucun prêtre n'aille à leur « rencontre. Lorsqu'ils viennent au temple, attendez- « les en dedans du portique. Qu'ils ne se fassent « précéder d'aucun soldat, mais qu'ils soient seule- « ment suivis de ceux qui voudront. Dans l'enceinte « sacrée, tout le monde est sur le pied de l'égalité, « toi seul, tu y commandes. »

« Persuade, dit-il, à tous les prêtres de mener une « vie honorable, ou dépose-les du ministère sacer- « dotal, s'ils ne donnent pas avec leurs femmes, leurs « enfants, leurs serviteurs, l'exemple du respect en- « vers les dieux. Exhorte tous les prêtres à ne jamais

(1) *Oratio*, VII.
(2) *Oratio*, VI.
(3) Lettre 49.

« entrer dans un théâtre, à ne boire au cabaret, à ne « s'adonner à aucun art, à aucun métier honteux ou « méprisé. Honore ceux qui se laisseront persuader; « dépose ceux qui ne t'obéiront point. »

Le nouvel empereur n'aimait point les fêtes publiques, les courses ou les combats des gladiateurs ; mais, aux fêtes solennelles et religieuses, il était le premier à se rendre aux temples des dieux et, par sa dévotion et son zèle, il s'efforçait de ranimer la foi de ses sujets. Pour gagner des adeptes à sa nouvelle religion, Julien combla de faveurs et de privilèges ceux qui sacrifiaient aux dieux. Mais bientôt l'empereur se rendit compte que le peuple ne voulait pas le suivre dans la restauration du culte des dieux des pères et que ceux qui sacrifiaient ou se rendaient dans les temples agissaient plutôt pour lui plaire que pour satisfaire leurs besoins religieux.

L'armée et la cour sacrifiaient par intérêt ou par flatterie ; la plupart des Romains restaient froids ; le peuple allait aux autels par curiosité et pour voir l'empereur, ou afin de l'applaudir ; c'est en vain que Julien le réprimandait (1).

Julien blâmait le culte aux empereurs (2); pour lui, il ne veut être qu'un grand prêtre, conformément aux institutions traditionnelles (3).

L'insuccès de l'empereur l'aigrit et le poussa insensiblement à user de vexations vis-à-vis des chrétiens.

Cependant, au début de son règne, Julien avait agi avec tolérance. N'écrivait-il pas à Artabius :

(1) *Misopogon.*
(2) *Cœsares.*
(3) Lettre 62.

« Je ne veux pas (1) qu'on mette à mort aucun des « galiléens, ni qu'on les maltraite injustement, ni « qu'on leur fasse le moindre outrage. Je veux seu- « lement qu'on leur préfère en tout des hommes « saints et dévoués aux dieux. » Julien n'avait-il pas rappelé les évêques ariens ou autres qui avaient été exilés par les empereurs précédents? (2). Il alla même jusqu'à favoriser les chrétiens en les soulageant de lourds impôts imposés par son prédécesseur chrétien. On peut penser sans témérité qu'il se sentait d'autant plus porté en leur faveur qu'il espérait que ses bienfaits envers eux causeraient du tort à l'Eglise chrétienne, car il se rappelait que ce n'est pas par la persécution qu'on peut vaincre une religion. Son désir même fut d'aider le peuple juif à rétablir le temple de Jérusalem.

L'empereur respecte la religion juive. Il espère qu'elle adressera, en faveur de son règne, des prières plus ferventes « au Dieu très excellent et Créateur « qui a daigné me couronner de sa main pure... afin « que, quand j'aurai achevé la guerre contre les Per- « ses, je puisse réaliser le désir que j'ai depuis bien « des années de voir votre ville sainte, Jérusalem, y « séjourner pour m'y remettre de mes fatigues et y « rendre gloire avec vous au Dieu très excellent » (3).

Mais bientôt, s'il faut en croire les historiens Théodoret, Rufin, Sozomène, Julien enleva aux chrétiens les privilèges et les charges, qu'il accordait aux philosophes et aux rhéteurs païens. Certaines allocations

(1) Lettre 65.
(2) *Epître,* VII.
(3) Lettre 25.

données aux églises auraient été supprimées. La raison en est donnée dans la lettre de l'empereur à Ecebole, premier magistrat de la ville d'Edesse, que Julien rend responsable des excès des chrétiens de sa ville contre les sectaires valentiniens. « J'ai résolu « d'user de douceur (1) et d'humanité envers tous les « galiléens ; mais ceux de l'église arienne, enflés de « leurs richesses, se sont portés contre les valenti- « niens à des excès tels qu'on ne saurait voir dans « une cité bien policée. Or, voulant, comme cela « leur est enjoint par leur loi admirable, leur aplanir « la route des cieux, nous avons ordonné que tous « les biens pris par eux à l'église d'Edesse, leur « soient enlevés pour être distribués aux soldats... « afin que la pauvreté les rende sages et qu'ils ne « soient pas privés, comme c'est leur espérance, du « royaume des cieux. »

Quand les fonctionnaires chrétiens refusèrent de sacrifier aux dieux, Julien leur fit ôter leurs emplois. Mais les empereurs précédents n'avaient-ils pas agi de même à l'égard des païens ?

L'empereur fut surtout irrité de voir des chrétiens imiter les rhéteurs en ouvrant des écoles où, sous prétexte d'enseigner les lettres grecques, ils tournaient en ridicule les fables du paganisme. Désirant que de tels enseignements fussent supprimés et que les enfants des chrétiens fussent obligés d'étudier dans les écoles païennes et, par ce moyen, fussent amenés à la vérité (2), Julien promulgua un édit

(1) Lettre 43.
(2) *Epître* 52.

interdisant aux professeurs chrétiens d'enseigner dans les écoles de rhétorique ou de grammaire et surtout d'expliquer les auteurs grecs et latins.

« Nous considérons comme un bon enseignement,
« non pas celui qui brille par la riche harmonie des
« paroles et du langage, mais celui qui se recom-
« mande par des pensées saines et par des opinions
« justes sur ce qui est bien et mal, digne de louange
« et honteux. Aussi, tout homme qui a une manière
« de penser pour lui et qui en enseigne une autre à
« ses élèves nous paraît aussi peu digne des fonctions
« de professeur que du titre d'honnête homme. Si
« la différence entre la pensée et le langage porte sur
« des points de peu d'importance, il est déjà coupa-
« ble, bien que dans des limites restreintes ; mais, si
« c'est sur les questions les plus graves qu'il enseigne
« autrement qu'il ne pense, n'est-ce pas la conduite
« d'un marchand infâme? Il enseigne des choses
« qu'il considère comme tout à fait mauvaises, trom-
« pant et amorçant par ses louanges des élèves qu'il
« veut, je pense, amener à ses opinions funestes. Il
« faut donc que tous ceux qui font métier de profes-
« seurs aient une conduite honnête et que leurs âmes
« ne soient pas imbues de doctrines contraires à
« celles qu'ils enseignent en public. Mais on est en
« droit de l'exiger surtout de ceux qui expliquent
« aux jeunes gens les anciens écrits, des rhéteurs,
« des grammairiens et surtout des sophistes, car ces
« derniers ont la prétention d'enseigner non seule-
« ment la science, mais aussi les mœurs, et ils reven-
« diquent pour eux la philosophie politique. Ont-ils
« raison ou tort? Je laisse la question de côté. Je

« les loue de désirer un enseignement aussi relevé, « mais je les louerais davantage s'ils ne mentaient « pas et ne se condamnaient eux-mêmes en ayant « une manière de penser pour eux-mêmes et une « autre pour leurs leçons. Quoi donc! est-ce que pour « Homère, pour Hésiode, pour Démosthène, pour « Hérodote, pour Thucydide, pour Socrate, pour Ly-« sias, les dieux n'étaient pas les principes de toute « science? Est-ce qu'ils ne se considéraient pas « comme prêtres, les uns d'Hermès, les autres des « Muses? J'estime donc qu'il ne convient pas que « ceux qui expliquent leurs écrits méprisent les dieux « qu'ils honoraient. Je ne veux pas dire par là qu'ils « doivent changer d'opinion devant leurs élèves, « mais je leur laisse le choix ou de ne pas enseigner « des choses qu'ils n'estiment pas bonnes ou de don-« ner d'abord l'enseignement pratique et de persua-« der que ni Homère, ni Hésiode, ni aucun de ceux « qu'ils interprêtent et qu'ils ont accusé d'impiété, « d'inintelligence, d'erreur au sujet des dieux, n'est « tel qu'ils l'ont représenté. Autrement, puisqu'ils « vivent des écrits de ces auteurs et en tirent du pro-« fit, ils doivent confesser qu'ils sont de vils amis de « l'argent et que, pour quelques drachmes, ils con-« sentent à la dernière ignominie. Jusqu'à présent, « il y avait beaucoup de motifs pour ne pas fréquen-« ter les temples, la crainte suspendue de toute part « excusait ceux qui cachaient leurs vraies opinions « sur les dieux. Mais, depuis que les dieux nous ont « accordé la liberté, il me paraît inconvenant d'ensei-« gner aux hommes ce que l'on ne croit pas bon. « S'ils pensent que les auteurs qu'ils expliquent, et

« dont ils sont comme les prophètes, avaient des « opinions sages, qu'ils imitent d'abord leur piété « envers les dieux. Mais, s'ils croient que ces auteurs « se sont trompés sur le point le plus important, « qu'ils aillent dans les églises des galiléens inter- « préter Matthieu et Luc. »

Au sujet de cet édit, nous protestons contre la mauvaise interprétation qu'en ont faite les historiens Socrate, Rufin et Théodoret ; ils prétendent que Julien défendait aux chrétiens de fréquenter les écoles publiques. Le témoignage d'Ammien Marcellin nous suffit ; nous pourrions citer aussi d'autres écrivains qui sont du même avis (saint Augustin, Orose, saint Jérôme).

Ce qui irritait l'empereur, c'était d'entendre les chrétiens parler dédaigneusement des philosophes et traiter les disciples de Pythagore, de Platon et d'Aristote de charlatans, de sophistes, de vaniteux, d'empoisonneurs (1).

Malheureusement, l'empereur Julien ne sut pas assez cacher son dédain pour le galiléisme. Il avait fait part au peuple de ses sentiments et le peuple, par flatterie, pour obtenir des privilèges, se livra contre les chrétiens à beaucoup d'actes de violence. Les disciples du Christ lui en avaient montré l'exemple, dès qu'ils avaient été protégés par les empereurs chrétiens. La réaction se produisait.

Ajoutons cependant que bien des vexations furent commises sans que Julien le sût. Ammien Marcellin en fait foi. Julien devenu empereur aurait dû oublier

(1) *Oratio*, VI.

et pardonner les violences des chrétiens. Une de ses grandes fautes fut d'obliger les galiléens à reconstruire les temples et les autels qu'ils avaient démolis. Cet édit donna lieu à bien des vexations, à bien des injustices et à des révoltes étouffées par le peuple. Julien blâma le peuple trop froidement.

Nous le verrons bientôt s'impatienter et lancer tout d'abord contre les habitants d'Antioche des satires à leurs sarcasmes. « Nous sommes chez vous, « dit-il, sept étrangers, sept intrus ; nous n'avons de « relation avec personne. Nous n'allons nulle part, « si ce n'est quelquefois au temple des dieux. Nous « ne fréquentons pas les théâtres, comme vous, consi- « dérant que c'est la plus misérable des occupations « et le plus honteux but pour la vie, tellement nous « désirons votre haine, au lieu de vous plaire » (1).

Ce qui surprend, dans la vie de Julien, c'est de voir le nouvel empereur, tout en combattant le christianisme, entreprendre la réforme de l'idolâtrie sur le modèle des chrétiens, dont il loue quelquefois les vertus. N'est-ce pas là une preuve de sa tolérance et de sa largeur d'esprit ?

« Les vertus requises pour être un bon prêtre (2), « dit Julien, sont d'abord la bienfaisance fondée sur « la fraternité humaine. Tous les païens, d'un bout « du monde à l'autre, doivent être unis comme des « frères. Ce ne sont pas les dieux qui sont cause « de la misère des hommes, mais c'est notre avidité, « à nous qui possédons. »

(1) *Oratio,* VII.
(2) *Lettre à un pontife.*

Viennent ensuite la chasteté, la décence, la sobriété, la modestie, la simplicité : mais la première vertu est la bienfaisance. « C'est un acte (1) saint, « dit-il, d'accorder même à des ennemis le vêtement « et la nourriture, car c'est à l'homme que nous « donnons et non point à ses mœurs. »

Ce que Julien veut avant tout, c'est que les prêtres ne soient point inférieurs à la secte impie des galiléens, « qui, non seulement nourrit ses pauvres, « mais souvent les nôtres... ». « Il est arrivé, à ce « que je crois, que la négligence de nos prêtres, à « l'égard des pauvres, a suggéré aux impies gali- « léens de s'appliquer à la bienfaisance. Or, ce qui le « plus contribue au progrès de l'impiété, c'est la « bienfaisance envers les étrangers, les soins donnés « aux sépulcres des morts, la feinte sainteté de la « vie. Il faut, je pense, que nous pratiquions réelle- « ment chacune de ces vertus... Il serait honteux, « quand aucun des juifs ne mendie, que les impies « galiléens nourrissent nos pauvres, qu'on nous vît « négliger nos nécessiteux... (2) Je veux, ajoute-t-il, « que les hommes sans asile et sans moyens de vivre « jouissent de nos bienfaits, quelle que soit la « religion qu'ils professent. »

Aussi l'empereur se hâte-t-il de faire construire des hôpitaux dans chaque ville.

En agissant ainsi, Julien pensait réformer le paganisme, lui donner une vie nouvelle. Il croyait de cette manière enlever toute influence au christia-

(1) *Lettre à un pontife.*
(2) *Lettre 49* et *Misopogon.*

nisme éloigné des écoles et il pensait que bientôt le galiléisme disparaîtrait de son empire. Il travaillait de toutes ses forces à atteindre ce but, quand il fut obligé de l'abandonner momentanément, afin de veiller au salut de l'empire.

CHAPITRE III

Campagne contre Sapor — Mort de Julien

Avant de traverser le Tigre et l'Euphrate, afin de refouler les Perses qui avaient envahi les frontières de l'empire, le jeune empereur organise à la hâte des armées.

Vers les premiers jours de mars de l'année 363, Julien se met en marche vers la Mésopotamie, traverse le Chaboras, rivière qui servait de frontière à l'empire et passe dans les régions parcourues sept siècles avant lui par Cyrus-le-Jeune et Xénophon. Julien combat vaillamment à la tête de son armée, montrant un réel courage. Ctésiphon, la capitale de la Perse, résiste et les chaleurs, le mauvais climat, qui avaient été si funestes jadis aux armées de Crassus et d'Antoine, l'obligent à la retraite. Le roi de Perse, Sapor, harcelle les troupes romaines. Ammien Marcellin nous représente Julien, le soir du 25 juin 363, découragé et tristement accoudé sur la peau de lion qui lui servait de lit militaire. Soudain, il tressaille ; il a cru voir un fantôme ; ne serait-ce pas le génie de l'empire ? Il frémit et ne sait que penser de pareils phénomènes. Les aruspices étrangers, consultés dès l'aube, l'engagent à ne point combattre. Mais, tout à coup, il entend des cris de guerre et le bruit des armes ; l'empereur s'élance aussitôt, sans cuirasse, du côté du camp attaqué par les Perses. Par

sa présence et son audace, il ranime ses soldats; bientôt, les ennemis sont mis en déroute et les Romains les poursuivent pour les anéantir. Mais les fuyards lancent encore des flèches contre leurs adversaires; un javelot atteint Julien, effleure la peau de son bras, lui perce les côtes et pénètre dans le foie. L'empereur essaie d'arracher le trait, mais il se blesse à nouveau et tombe à terre, sans connaissance. Les soldats, en pleurant, le portent sous sa tente, où ses médecins s'efforcent en vain de le soigner. C'en est fait! les Parques sont sévères : l'heure fatale est arrivée! Julien le comprend et se prépare à bien mourir. Alors que toute sa cour pleure, il reste calme et encourage ceux qui l'entourent. Comme Socrate ou Sénèque, il discourt avec ses amis :

« Amis, dit-il, le temps (1) est venu de quitter la « vie; ce que la nature me redemande, débiteur de « bonne foi, je le lui rends allègrement. Toutes les « maximes des philosophes m'ont appris combien « l'âme est d'une substance plus fortunée que le « corps. Je sais aussi que les immortels ont souvent « envoyé la mort à ceux qui la révèrent, comme la « plus grande récompense.... Les douleurs insultent « aux lâches et cèdent aux courageux. J'espère avoir « conservé sans tâche la puissance que j'ai reçue du « ciel et qui en découle par émanation. Je remercie « le Dieu Eternel de m'enlever du monde au milieu « d'une course glorieuse. Celui qui désire la mort, « lorsque le temps n'en est pas venu, ou qui la « redoute, lorsqu'elle est opportune, manque aussi

(1) Ammien Marcellin, xxv.

« de cœur. Je n'ai plus la force de parler ; je m'abs-
« tiens de désigner un empereur, dans la crainte de
« me tromper sur le plus digne ou d'exposer celui
« que j'aurais jugé le plus capable, si mon choix
« n'était pas suivi ; en fils tendre et en homme de
« bien, je souhaite que la République trouve après
« moi un chef intègre. »

Après avoir fidèlement et loyalement eu pour but de sa vie le bien des peuples confiés à ses soins, Julien considère la mort comme une récompense et éprouve de la joie à être bientôt uni au ciel et aux étoiles. Il meurt sans agonie dans la nuit ; il avait trente-deux ans.

Selon son désir, son corps fut ramené à Tarse et placé dans un tombeau, en dehors des murailles, sous la route des défilés de Taurus. Un ami avait écrit sur son tombeau :

« Ici repose Julien, qui perdit la vie après avoir
« passé le Tigre. Il fut à la fois un excellent empe-
« reur et un vaillant guerrier ! »

CHAPITRE IV

Les écrits de Julien

Pendant son règne, de courte durée, mais cependant si rempli, l'empereur Julien avait pu composer des œuvres qui lui ont valu une place dans l'histoire de la philosophie.

Trois panégyriques, dont deux à l'adresse de Constance : le premier, écrit en l'an 355 ; le deuxième, en 357, à l'occasion de l'entrée solennelle de Constance à Rome, mais où sont habilement cachés l'ironie et le persiflage contre le meurtrier de toute sa famille. Le troisième panégyrique est un éloge de l'impératrice Eusébie.

Le discours de Julien contre les chiens ignorants, nom donné aux philosophes cyniques, date de l'an 362 et fut composé en une nuit, près du Bosphore. Il en est de même de son discours contre le cynique Heraclius. Julien écrivit en 357 une « Consolation à « Salluste », qui devint préfet des Gaules ; puis, une épître à Thémistius, homme modéré et simple, dit M. Desjardins (1), qui fut aimé autant des empereurs chrétiens et ariens que des empereurs païens.

Dans la « Lettre à un pontife », on admire la finesse de l'esprit de Julien et son talent d'écrivain.

« Les Césars » sont une fiction remarquable par sa

(1) Desjardins : *Histoire de la civilisation.*

simplicité, son originalité, dans laquelle les souverains appelés à comparaître devant le tribunal de l'Olympe sont couverts de honte, sauf Marc Aurèle, au souvenir de leurs crimes et de leurs vices. C'est le chef-d'œuvre de l'empereur ; tel est l'avis de Gibbon, de La Bletterie, de Tourlet, de Châteaubriand, de Vacherot, d'Abel Desjardins, qui, tous, condamnent l'avis de Jules Simon (1) et d'Albert de Broglie (2), ces derniers accusant Julien d'orgueil et ne voyant dans les Césars que le désir de paraître ou qu'une fantaisie contraire au bon sens.

Quant au « Misopogon », c'est une satire contre les habitants d'Antioche qui s'étaient moqués du costume et de la vie austère de l'empereur. Ce dernier, n'usant pas de rigueur à leur égard, se contente de les châtier par ses écrits mordants.

La correspondance de Julien est très grande, comprenant environ quatre-vingts lettres très utiles pour connaître l'histoire du quatrième siècle. Nous trouvons, en outre, quelques poésies de peu de valeur.

Les écrits mystiques et théologiques de Julien comprennent « Le Roi Soleil » et « La Mère des « Dieux ». Il explique à Salluste ses nouvelles idées religieuses nées du néoplatonisme.

« L'Epître au Sénat et au peuple d'Athènes » est une apologie de Julien devant les Athéniens. Libanius nous dit, à ce sujet : « L'empereur (3), se rappe- « lant que les dieux eux-mêmes se sont soumis au

(1) Jules Simon : *Histoire de l'école d'Alexandrie.*
(2) Albert de Broglie : *Ecole d'Alexandrie.*
(3) Libanius : *Orat. parental.*

« jugement des Athéniens, prit pour juges les des-
« cendants d'Erechthée. »

Nous ne possédons pas en entier la polémique religieuse de Julien. Saint Cyrille nous en a gardé quelques extraits. C'est un habile parallèle entre le polythéisme et sa nouvelle religion, l'hellénisme, ainsi que ses attaques contre le christianisme.

Son « Epître contre les chrétiens » est la principale. Les critiques que l'empereur Julien fait au christianisme, tout en étant, quelques-unes du moins, justes et bien fondées, seraient facilement réfutées ; mais une telle tâche nous entraînerait trop loin ; d'ailleurs, nous en avons déjà parlé dans le chapitre précédent. Ce que nous affirmons, une fois de plus, c'est que nous découvrons, dans cette épître, de la part de Julien, un ardent désir d'annoncer la vérité.

CONCLUSION

Tout d'abord, nous en appelons à l'impartialité des vrais chrétiens pour juger la soi-disant apostasie de l'empereur Julien.

Les tempêtes sont nécessaires pour purifier l'atmosphère de l'Eglise et du monde. Or, le christianisme et la société, au quatrième siècle, avaient besoin d'être épurés. Tous les auteurs impartiaux le reconnaissent ; les auteurs ecclésiastiques l'avouent aussi, dit Augustin Thierry, qui s'exprime ainsi :

« L'amour du bien-être, du plaisir, du luxe et la
« soif de l'or, qui les procure, infectaient *le clergé,*
« *non moins que les gens du monde*, et il y joignait
« un vice particulier à sa profession, l'ambition
« jalouse, avec tous les désordres qu'elle entraîne.
« Je ne fais ici que *résumer les auteurs ecclésiasti-*
« *ques eux-mêmes*. Dans les bas rangs de l'Eglise, les
« clercs détournaient des filles plébéiennes et les
« enlevaient à leurs familles pour en faire des concu-
« bines, sous les noms de sœurs Agapètes ou de
« femmes sous-introduites, et *cette plaie hideuse*,
« commune aux églises d'Orient et d'Occident, res-
« tait vivace, malgré les anathèmes des conciles et
« les prohibitions des lois séculières. Les dignitaires
« ecclésiastiques abusaient de leur entrée dans les
« nobles maisons chrétiennes pour y séduire les

« femmes, et *l'accusation d'adultère* est une de celles
« qui sont portées le plus fréquemment contre des
« prêtres ou des évêques, soit devant les conciles,
« soit devant le public. »

Dieu s'est servi de Julien pour accomplir cette œuvre d'épuration.

Dès que le jeune Julien fut en âge de comprendre, il se trouva dans un monde aux mœurs relâchées et corrompues, dans un empire mal gouverné, en proie à l'injustice, en pleine décadence et divisé par deux religions différentes : le paganisme et le christianisme.

La première était une religion dénuée de principes de morale et de discipline qui, au moment où elle tombait complètement en ruines, fut un moment relevée par les polythéistes. Ces derniers étaient des hommes droits et sincères, esprits élevés et non grossiers, grands admirateurs des forces de la nature et voulant ramener toutes choses à un premier principe, le Grand Tout, Dieu. Ils pensaient obtenir un retour assuré dans les sphères divines en macérant le corps et en anéantissant la pensée par l'extase. La haute classe des lettrés, des philosophes, des rhéteurs en faisait partie.

La deuxième religion, le christianisme, était une religion venant (1), au dire de Julien, d'un pays inconnu et méprisé, la Galilée, religion toute matérielle, puisqu'elle adorait un homme à qui on avait infligé le supplice infamant de la croix ; en un mot, un mort ! Cette religion, protégée par les empereurs,

(1) *Discours contre les chrétiens.*

leur était asservie ; esclave, haineuse, persécutrice, surtout sous Constance, exclusive, n'avait-elle pas été annoncée par des bateliers obscurs, incultes, qui n'avaient laissé que des écrits contenant un langage barbare et grossier !

A l'école des sophistes, Julien, ayant le goût perverti, ne sut plus distinguer entre la pédanterie et le vrai savoir, et, tout occupé du style, de la phrase, du mot, il en arriva à mépriser les beautés de la Parole Sainte, parce qu'elles se présentaient à lui sous le manteau grossier d'une langue peu châtiée.

Le christianisme, livré à des querelles intestines, rempli des doutes de l'arianisme, troublait l'empire en attirant à lui les empereurs qui, depuis cette époque, avaient mené le monde à sa ruine, et, tout naturellement, Julien comparait les empereurs chrétiens, inhabiles et corrompus, aux empereurs païens, les Titus, les Trajan, les Marc Aurèle, gloire de Rome, qui ont été des empereurs courageux et habiles.

Cette nouvelle religion était annoncée par des prêtres et des évêques dissolus et fanatiques, lâches courtisans et flatteurs des empereurs. N'avaient-ils pas divinisé un empereur bourreau de la famille de Julien et ne divisaient-ils pas la société, « en encou-
« rageant (1) le père à mettre à mort son fils, le fils
« à mettre à mort son père, l'époux à plonger un
« glaive vengeur dans la poitrine de l'épouse bien
« aimée, s'ils refusaient d'adorer la croix ? »

(1) M. Ruffet : *Conférence sur Julien l'Apostat et les dangers actuels de l'Eglise.*

Le christianisme n'éloignait-il pas le paganisme, au lieu de le gagner au Christ? L'histoire en fait foi. La primitive Eglise, qui sera encore, pendant des siècles, en exemple aux générations futures, avait bien dégénéré, sous les empereurs romains ; elle avait voulu tremper ses lèvres à la coupe du pouvoir, des richesses et de l'orgueil, en demandant à l'autorité civile de détruire le paganisme. Mais elle avait oublié qu'elle est l'assemblée des croyants et que cette infidélité à elle-même qu'elle commettait entraînerait à sa suite des maux innombrables. En cherchant sa force ailleurs que dans sa foi, elle s'affaiblit et les dernières persécutions firent éclater sa faiblesse.

Julien n'eut même pas la liberté de choisir entre ces deux religions. Lui qui avait un esprit très religieux, qui soupirait après la vérité et la justice, il fut lancé dans la nouvelle voie tracée par le christianisme qui lui fut imposé, ainsi que ses rites. Le christianisme se présentait à lui sous sa forme la plus matérielle, comme un corset de force et non comme une religion de paix, de pardon et de liberté (1).

Julien fut éduqué par des évèques ariens, inconséquents avec leurs principes, et qui, par leur enseignement et leur exemple, éloignaient de Dieu. Est-il étonnant que le futur empereur, fatigué d'une telle religion, dont on n'avait pas su lui faire admirer la beauté et la dignité, n'ait pas compris le rôle sublime joué par le Christ et ait cherché ailleurs à satisfaire les aspirations de son âme élevée et pieuse ? Per-

(1) M. Ruffet : *Conférence sur Julien.*

sonne ne peut douter de sa piété. Voyez avec quelle ardeur il invoque Athené, tendant les mains vers l'acropole et suppliant, avec larmes, la mère des dieux de l'accompagner et de le défendre : « O mère « des dieux (1) et des hommes, toi qui sièges avec le « grand Zeus, toi qui nous a comblés de biens de « toute espèce, donne à tous les hommes le bonheur, « dont la source principale est la connaissance des « dieux ! Donne au peuple romain tout entier d'effa- « cer la tache de l'impiété... et à moi, comme prix « du culte que je te rends, la *vérité dans mes opi- « nions sur les dieux*, la perfection dans les prati- « ques théurgiques. Accorde-moi la vertu et le suc- « cès dans l'accomplissement de mes devoirs politi- « ques et militaires, et, quand j'aurai atteint le terme « de la vie, une mort entourée d'honneur, avec la « douce espérance de parvenir jusqu'à toi. »

Julien fut naturellement attiré vers les études grecques et vers les réformateurs du paganisme. Autant cette jeune intelligence, faite pour le bien et la vérité, se serait posée en défenseur et en réformateur du christianisme, autant elle se voua tout entière au relèvement des autels de ses pères.

L'empereur n'eut alors qu'un but : rétablir l'unité politique et spirituelle de l'empire, faire une vaste confraternité des peuples ; en un mot, n'avoir qu'un seul empire et qu'une seule religion.

Est-il étrange que, dans une même haine, il confondît le κaπa et le χι, Constance et Christ, et qu'il fût prêt à tout faire pour anéantir une religion cause

(1) Julien : *Oratio*, IV.

de la ruine et de la décadence de l'empire romain ?

Le polythéisme, dont chaque nation soumise à Rome, sauf la nation juive, avait ses dieux réunis dans l'olympe de la Grande Ville, semblait former une religion commune et, par cela même, le polythéisme paraissait à Julien comme une religion supérieure au christianisme, qui avait exclu tous les dieux. Peut-être aussi y avait-il, dans son aversion pour le culte de Jésus et des martyrs, une cause d'athéisme, car Julien a cru que les galiléens étaient des athées.

Cette âme droite et loyale fut obligée par les circonstances de cacher sa nouvelle foi, de dissimuler, afin de ne pas être une des nombreuses victimes du sanguinaire Constance. Mais elle fut plus loyale et plus franche que celle des empereurs précédents, tels que Constantin et ses successeurs, qui devinrent chrétiens par politique, afin de s'attirer la faveur populaire, tout en restant les pontifes sacrés du paganisme. Julien se déclara ouvertement pour le paganisme et agit avant tout avec droiture et selon sa conscience. Peu lui importaient les louanges, les flatteries du peuple. Il savait à quel terrible adversaire il allait s'attaquer et qu'il allait s'aliéner une partie de son peuple. Qu'importe ! Avant tout le devoir ! Julien accomplira son œuvre et, pendant toute sa vie, il prêchera d'exemple ; il aura une vie austère, comme jeune homme et pendant tout son règne. Il s'efforcera de faire de sages réformes et de moraliser la société ; il se dépensera pour elle. Qui osera ou pourra l'accuser d'impureté ou de mauvaise foi ? Personne, ou du moins des littérateurs partiaux comme Chassang ou Nodier, ou enfin ceux-là même

à qui Julien aura reproché leur vie honteuse et efféminée. Des Grégoire de Naziance, qui attendront sa mort pour l'insulter et l'attaquer en lâches, ressemblant aux personnages que La Fontaine représente par les animaux maltraitant le lion mourant.

Malheureusement, l'empereur Julien dut bientôt faire la douloureuse expérience qu'il était incompris des masses, délaissé, en butte aux sarcasmes, méprisé. Il dut se rendre compte que ses efforts n'étaient pas couronnés de succès.

Ses essais de moralisation étaient vains ou faits trop tard. Le peuple, déjà sur la pente du gouffre du mal et de la corruption, signe de la décadence et de la ruine d'un empire, y avait été précipité par les chrétiens.

Julien écrivit bientôt à Arsale (1) : « Si l'hellénisme « ne fait pas les progrès qu'il devrait faire, c'est « avant tout la faute de ses sectateurs. » Nous pourrions appliquer la même pensée au christianisme du quatrième siècle, devenu une pierre d'achoppement.

Julien, lassé, découragé, après avoir prêché la tolérance, fut amené par son caractère aigri, par l'éducation chrétienne reçue et aussi *par le noble exemple que les chrétiens* lui avaient donné, à les imiter et à user de vexations envers eux, sans toutefois faire couler le sang. On comprend une telle conduite, de la part d'un païen, mais non de la part des disciples du Christ, du Dieu d'amour et de bonté qui a dit : « Aimez vos ennemis : bénissez ceux qui vous mau- « dissent : faites du bien à ceux qui vous persécutent

(1) *Lettre à Arsale.*

« et vous outragent. » (Matthieu, VII.) Que de fois l'empereur aurait pu persécuter les chrétiens qui se moquaient de sa foi ? il se contentait de leur adresser des satires. Dès qu'il succède à Constance, Julien abolit la loi des persécutions (témoin sa lettre à Artabius) ; il proclame la liberté religieuse ; il rend aux païens les biens qui leur avaient été enlevés par les chrétiens et il rappelle les évêques qui avaient été proscrits. Nul n'a pu citer un édit de persécution promulgué par Julien.

Nous ne pouvons souscrire au jugement de M. Adrien Naville sur Julien :

« On s'étonne (1), dit-il, non sans raison, que « Julien, désireux de provoquer une régénération « morale de l'empire, n'ait pas compris que le chris- « tianisme était la seule puissance dont il pût atten- « dre, pour cette œuvre, un appui efficace. Pour « expliquer, *sinon pour excuser cet aveuglement,* on « doit se transporter dans l'époque de la jeunesse de « Julien. Pendant deux règnes successifs, les faveurs « gouvernementales avaient été distribuées aux « chrétiens, particulièrement aux convertis. Rester « fidèle au culte des dieux, c'était alors diminuer « ses chances d'arriver aux honneurs. »

Non ! Il n'y a pas eu *aveuglement,* de la part de Julien, et cette citation même de M. Naville justifie notre protestation ; une âme aussi droite que celle de Julien, aimant la vérité et la justice, ne devait pas se sentir attirée vers le christianisme, si dégénéré. En outre, nous avons déjà montré que Julien avait

(1) *Julien l'apostat et le polythéisme.*

une âme très pieuse et c'est justement sa foi ardente en un dieu meilleur qui l'a empêché de comprendre que le christianisme seul pouvait l'aider à accomplir son œuvre d'épuration.

Nous refusons aussi de souscrire à cet autre jugement que M. Naville porte sur l'empereur Julien, lorsqu'il dit : « Une vue plus générale (1) de « *l'influence historique* exercée par le christianisme « aurait dû, sans doute, corriger l'impression qui « résultait pour Julien de ses relations personnelles « avec de mauvais chrétiens ; nous verrons que, *bien* « *involontairement,* il lui arrive quelquefois de rendre « aux vertus chrétiennes un éclatant témoignage. »

« L'influence historique du christianisme », au quatrième siècle, elle n'était pas bien grande. Le christianisme était à ses débuts et ne brillait guère que par les intrigues et les ambitions de ses indignes représentants. Et c'est, en outre, une erreur de croire que, *bien involontairement,* Julien admirait les vertus chrétiennes ; il avait l'âme assez droite pour leur rendre toujours un éclatant témoignage et ne le voyons-nous pas ordonner aux prêtres de sa nouvelle religion d'être unis comme des frères, d'être chastes, décents, sobres, modestes, simples et surtout charitables ? Ce sont là des vertus chrétiennes.

La seule influence que subit Julien est celle de ces philosophes qui dédaignaient les honneurs, demeuraient fermes et stoïques devant les empereurs qui auraient voulu les voir embrasser le christianisme. Si les chrétiens avaient été purs, austères, charita-

(1) M. Naville : *Julien l'apostat et le polythéisme.*

bles envers les païens, nous osons l'affirmer, Julien se serait fait chrétien !

Que serait-il advenu si l'empereur Julien avait vécu quarante ans de plus ? Ecoutons ce que Voltaire dit à ce sujet :

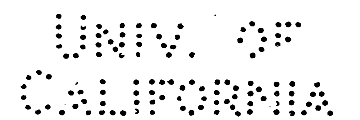
« Il se peut que Julien, né semble-t-il enthousiaste,
« abhorrant le christianisme, se soit fait illusion jus-
« qu'au point de former un système qui semblait
« réconcilier un peu avec la raison le ridicule de ce
« qu'on appelle mal à propos le paganisme ; c'était
« un avocat qui pouvait s'enivrer de sa cause ; mais
« en voulant détruire la religion de Jésus, ou plutôt
« la religion de lambeaux mal cousus au nom de
« Jésus, aurait-il pu parvenir à ce grand ouvrage ?
« Nous répondons hardiment oui, s'il avait vécu
« quarante ans de plus et s'il avait été toujours bien
« secondé ».

Non ! une telle idée nous révolte ! Si le monde est infidèle, si le christianisme est infidèle, Dieu est fidèle. L'Eglise était tombée tellement bas qu'après la chétive opposition de Julien, beaucoup d'écrivains ont regardé comme un miracle, comme une éclatante preuve de divinité qu'elle ait pu échapper aux poursuites de l'apostat. Qui (1) compte sur les hommes ne recourt plus à Dieu. Quoi ! l'Eglise n'aurait pas pu vivre pendant trois ans sous le mépris et la haine d'un souverain, elle qui avait pendant deux siècles traversé sans broncher la mer de sang de tous ses martyrs qui en chantant périrent sous la dent des bêtes fauves ?

(1) Nodier : *Discours sur la conversation.*

Oui, l'Eglise avait besoin d'être purifiée. Dieu s'était servi de Julien pour accomplir une œuvre de réveil et d'épuration dans l'Eglise. Son œuvre accomplie, Julien devait disparaître avant d'avoir anéanti le christianisme. Dieu châtie, mais il n'anéantit pas son peuple. De même qu'Il avait permis aux philistins de rester sur les frontières de la terre promise, afin d'être un instrument de châtiment pour le peuple choisi, de même Dieu a permis à Julien d'accomplir son œuvre.

Mais le christianisme doit subsister. Malgré ses faiblesses, ses indignités, ses lâchetés, il survivra à toutes les tempêtes ; « les portes même de l'enfer ne prévaudront point contre lui ! » « Tu as vaincu ! ô Galiléen ! » Non, Julien n'a pas dit une telle parole ; malheureusement, car, s'il l'avait prononcée, ce serait une preuve que Julien aurait enfin reconnu la divinité de la mission de Jésus et aurait surtout été touché de la sublime beauté de sa mort expiatoire sur la croix. Et, si Julien avait prononcé cette parole, nouveau Saul, après s'être humilié et prosterné devant le Roi des rois, il aurait entendu la voix du Divin Maître lui dire : Va travailler dans ma vigne. Et il serait allé, consacrant toutes ses facultés, tous ses talents, tous ses biens, sa vie entière, à la restauration du monde par le christianisme purifié !



THÈSES

I

Les tempêtes sont parfois nécessaires pour purifier l'atmosphère de l'Eglise.

II

Julien n'a pas été un apostat, mais un instrument de réveil.

III

« La philosophie comprise dans son sens le plus « étendu comme science de l'homme et du monde « peut être une voie légitime et excellente (nous « ajoutons : mais insuffisante) pour aller à Dieu. »

CHASTEL.

IV

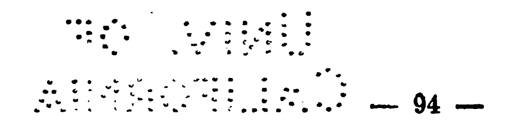
Les religions polythéistes sont appelées à disparaître, car il n'y a point deux infinis.

V

Il faut convaincre et non imposer une religion. Julien n'a pas été un persécuteur.

VI

L'indépendance de l'Eglise de tout pouvoir, excepté de celui du Christ, est le but que l'Eglise doit poursuivre.



VII

Toute tentative de réaction d'une religion contre le christianisme est fatalement anéantie.

VIII

Bel état de l'Eglise, quand elle n'est plus soutenue que de Dieu ! PASCAL.

IX

« Si l'hellénisme ne fait pas les progrès qu'il « devrait faire, c'est avant tout la faute de ses secta- « teurs » (lettre de Julien à Arsale). Il en est de même du christianisme.

X

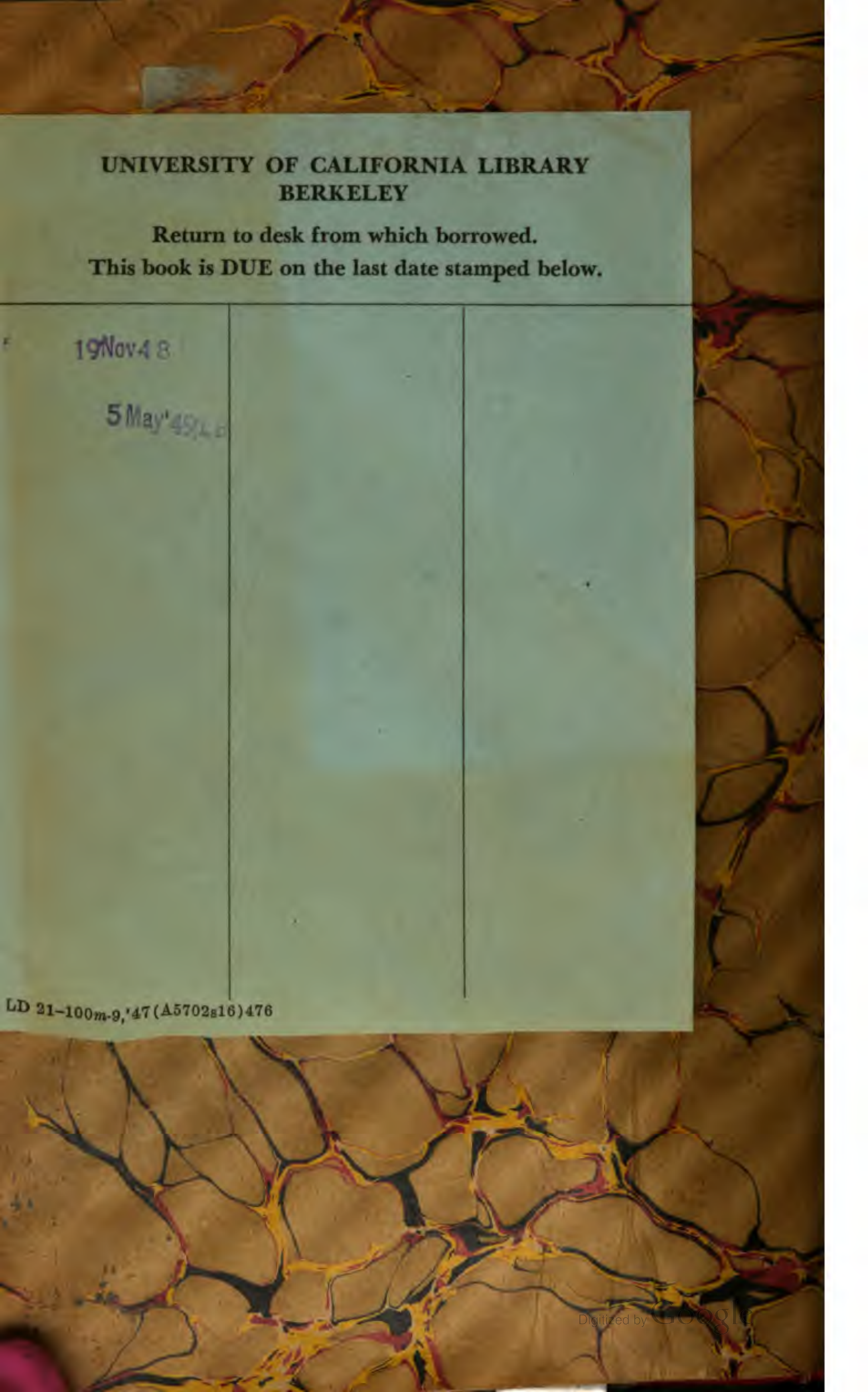
Toute tendance théologique qui porte atteinte à la souveraineté du Christ dans la doctrine doit fatalement aboutir au rationalisme ou à l'incrédulité.

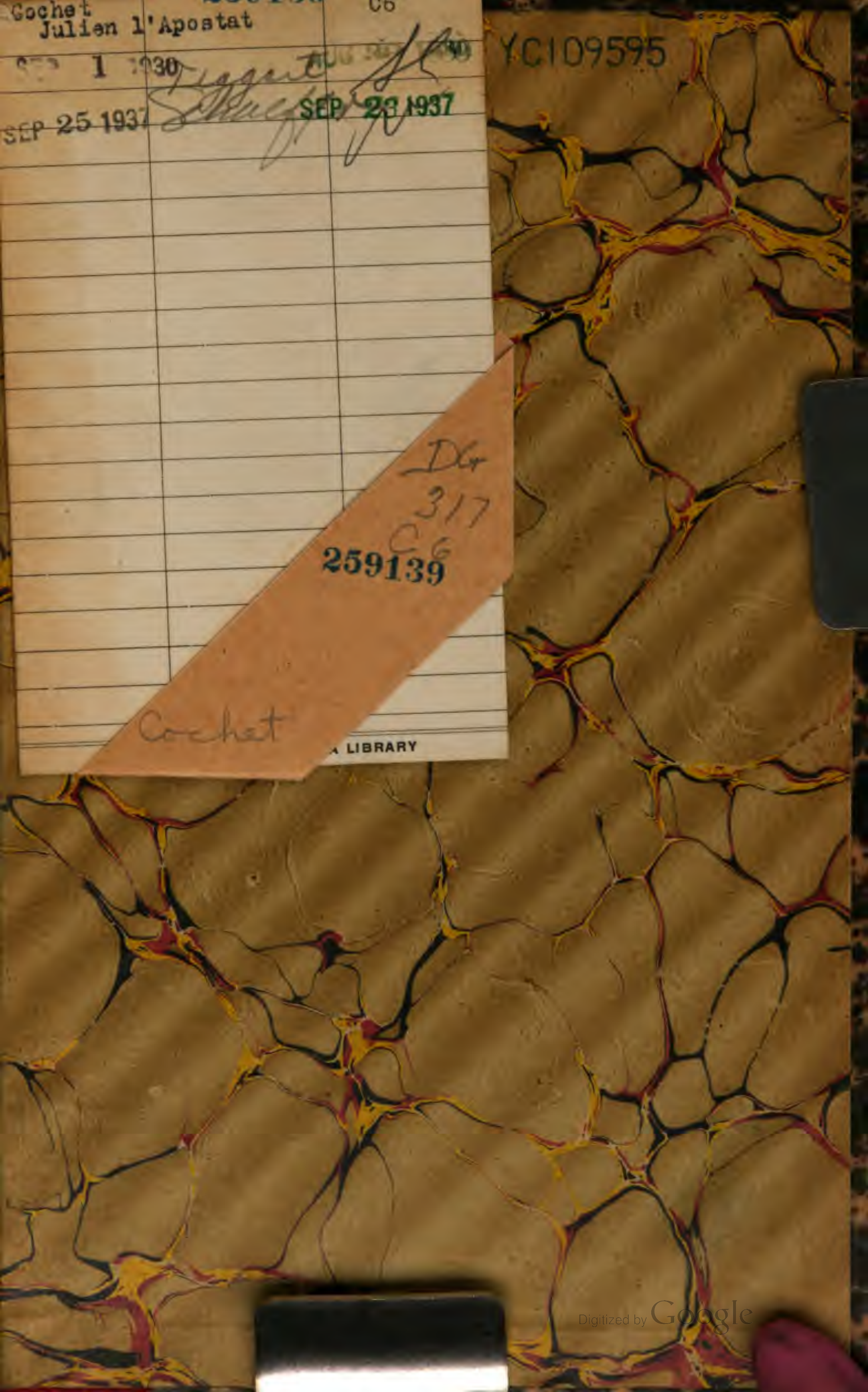
Vu : *Le Président de la soutenance,*
E. DOUMERGUE.
Montauban, le 14 avril 1898.

Vu : *Le Doyen,*
C. BRUSTON.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :
Toulouse, le 17 avril 1898.
Le Recteur,
Président du Conseil de l'Université,
PERROUD.

TABLE DES MATIÈRES





Cochet
Julien l'Apostat
C6
SEP 1 1930
SEP 25 1937
SEP 28 1937
YC109595
Dlr
317
C6
259139
Cochet
LIBRARY
Digitized by Google

